

3

LETTRES CURIEUSES

d'un

Gentilhomme Allemand;

Pour l'Année 1742.

touchant

Les Moeurs & les Affaires du Temps;
TOME III.



A FRANCFORT *sur le Mayn*
Chez *Jean Frederic Fleischer.* *at*

LETTERS
CURIOUS

by

John Ashmole

London Printed by J. Sturges

1743

Printed by J. Sturges



Printed by J. Sturges



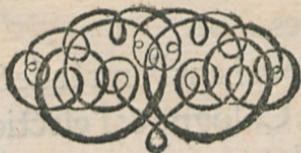


TABLE.

*Des Lettres contenües dans le
III. Tome.*

Lettre I. Nouvelles.	I.
II. Sur la veritable Grandeur.	9.
III. L'entrée du Comte de Belle-Isle & autres Ceremonies.	17.
IV. Touchant l'entrée de S.A.E. de Cologne & l'election de l'Empereur.	25.
V. Sur le luxe & les divertissemens.	33
	VII.

- VI. Reflexions sur l'utilite que
les Congrès apporte à la vil-
le de Francfort. 41.
- VII. Le Couronnement de
l'Empereur 49
- VIII. Reflexions politiques sur
la Conduite des François &
le veritable interêt de l'Em-
pire. 65.
- IX. Le Couronnement de l'Im-
peratrice. 81.
- X. Idée d'un bon Gouverne-
ment sur les Dessesins d'un
grand Prince. 89



LETTRES CURIEUSES

Pour l'Année 1742.

Sunt novitates tanquam advenæ & peregrini,
quos admiratione plus, minus benevolentia pro-
sequimur. Bacon.

Lettre I.

Nouvelles.

MONSIEUR !

Quelle que soit la figure que je
puisse prendre, je suis reconnu ;
semblable à un boïteux qui se cache
sous un masque pour paroître à un bal.
Tout la monde s'écrie d'abord : n'est
ce pas un tel ? voilà comme il cloche.

Mais qu'importe, que je sois connu,
ou non : que la noblesse me regarde
avec des petits airs de dedain, parce qu'
elle me croit sàvant ; & que les gens
des lettres au contrair traitent mon sà-
voir de trop de gentilhommeerie : que je
paroisse un pédant aux uns & un petit
Tom, III. A maitre

maitre aux autres : qu'importe, dis je, il y aura toujours quelque petite verité, qui nous fera souvenir de nôtre devoir ; & puisque on veut que je continue ces lettres, je le fais, si non pour gagner un poste à l'Academie, au moins pour m'humilier, quand je ne reussis pas.

Depuis ma dernière, je ne dors plus bien ; ce n'est pas le bruit de carosses & le fracas dans la rue, qui m'allarme : ces sont des craintes continuelles que j'ai du feu ; Je ne savois pas qu'on y courut risque de sa vie, comme le dernier accident me vient de l'apprendre : C'étoit le 22 de Dec. le matin vers 2 heures, qu'un feu sortit dans la boutique d'un menuisier : tout y étoit combustible : la flamme se prit déjà à l'escalier, & les gens, qui étoient logés en haut, furent encore ensevelis dans un profond sommeil : l'extreme peril les éveilla enfin ; mais ce n'étoit que pour prendre parti dans un moment ; ou pour gagner le toit du voisin, ou pour se jeter en bas par les fenêtrés : dix personnes se sauverent de cette maniere en chemises, mais la femme du Menuisier avec sa fille & six enfans, qu'elle

ne voulut pas abandonner, se mirent à crier, pour implorer le secours de leurs voisins. On fit tout ce qu'on a pu pour les tirer du peril: on appliqua des échelles, on leur tendit les bras; mais trop tard, la fureur des flammes les prit & les brula vifs tous huit. La maison fut reduire en cendres, & trois ou quatre édifices voisins endommagés, Ce funeste accident fit frémir la nature; & remplit de crainte tous ceux qui se voient ici logés dans des maisons bâties comme des tours & enfilées d'un petit escalier de bois, selon l'architecture commune de cette ville.

C'est deja le troisieme incendie, dont j'ai fait mention dans mes lettres; & il n'y a pas encore huit mois, que je suis ici. Il y en eût dans ce tems là bien d'autres; mais qui ne firent pas grand mal: les habitans d'ici montrent dans ces tristes occasions une certaine vivacité, que des malheurs continuels semblent avoir rendu habile. Il est vrai qu'on ne manie pas le feu comme il faut: les domestiques sur tout s'y prennent avec si peu de précaution, qu'il n'est pas étonnant, qu'il y a si souvent des allarmes. On y a

fait mettre des lanternes dans les principales ruës de la ville, pour faire cesser l'usage dangeureux des flambeaux; mais la noblesse s'en sert toujours comme c'y devant, & comme si les lanternes ne suffisoient pas pour éclairer; il est vrai, on ne les a point fait allumer encore.

Quoi qu'il y ait ici deux Electeurs avec plusieurs Ambassadeurs, Princes, Comtes & Seigneurs, il s'en faut beaucoup, qu'il y ait le même bruit qu'à Londres, Paris, ou Vienne: des gens, qui ont été ici l'an 1711 à la diète d' Election de l'Empereur defunt, m'ont assuré, qu'il y avoit alors bien plus de monde ici, & qu'on avoit conté souvent plus de 300 Carosses à la promenade. On dit que l'argent étoit devenu plus rare depuis, & que les grands Seigneurs fussent réduits à une depense plus modeste. Je ne fai ce qui en est; mais il me semble que nous avons trop de grands Seigneurs, qui dans un autre tems ne passèrent que pour des Seigneurs mediocres: leur revenu a diminué à mesure que leur depense s'est accru; pour soutenir leur rang & leurs grands airs, il fallut prêter à grosses usures: les biens fonds furent oppignovés: les pensions annueles

mi-

CURIEUSES. 9

mirent bientôt les paisans & les maitres a sec. Voilà le malheur presque commun de nôtre siècle : peu de personnes savent se contenter de leur état, & comme on ne peut pas se rendre plus grand qu'on n'est en effet ; on veut au moins le paroître : cette miserable ambition derange l'oeconomie, & entraîne la decadence des plus grandes maisons : on épuise les épargnes, on ruine le pais, & on ramasse tout ensemble pour faire une figure éclatante, semblable à une raquette, qui monte subitement en l'air & qui jette tout son feu avant que de créver. On dit qu'il y avoit déjà plusieurs Messieurs, qui commencent d'apprendre la Philosophie, apres avoir senti l'embarras des richesses.

Il y a ici deux troupes de Comediens, l'une françoise, l'autre allemande, elles ne subsistent qu'à peine. On a fait de même l'ouverture d'un bal en masque, où tout le monde se pourra divertir, moyennant qu'il paie l'entrée, & la collation ; mais le commencement a été si pitoyable, qu'il n'y avoit pas de quoi payer les violons & les chandelés, Je ne sçurai Vous dire, si c'est

A 3

par

par un esprit de sagesse, que le beau monde s'en abstient, ou si cela se fait par une honête épargne, parce que ce plaisir coute plus qu'il ne vaut.

Vous saurez que le jour de l'Élection d'un Empereur est fixé au vingt quatre, & le Couronnement au dernier de ce mois. De cette maniere nous aurons en moins de quatre semaines un Empereur élu, couronné & expédié en forme. Je ne sai si la vivacité françoise donne tant de vitesse aux affaires d'Allemagne, ou si les Cours respectives se lassent d'avoir deja si long tems leurs Ambassadeurs ici. Enfin les conférences sur la capitulation se finiront à la semaine qui vient, tout y restera presque sur l'ancien pied: Les differens sont renvoies à des conférences particulieres. On se presse de mettre un Empereur sur le throne, pour avoir un Juge. On tache d'assoupir les grands mouvemens; mais on remarque par ci par là une certaine fermentation, qui pourra bien causer encore des symptomes dangeureux.

On tiendra ici, dit on, un congrés de pacification generale: que des affaires, que des nouvelles possessions à régler!

L'Élec-

L'Electeur de Bavière est sur le throne de Bohême: Le Roi de Prusse est maitre de toute la Silesie: Il a pris Olmitz: ses troupes marchent droit vers Brunn: rien ne leur resiste. Dieu! que restera donc à la Reine d'Hongrie? que deviendra cette superbe cour imperiale de Vienne? quels revers! quels changemens! que peut elle esperer d'une nouvelle Imperatrice de la grande Russie, qui n'aura que trop à faire pour se soutenir en qualité de Souveraine de tant de vastes états? i'éténue par la Suede & par la Porte Ottomane, si jamais elle voudra oser entreprendre quelque chose en faveur de la cour Autrichienne: L'Angleterre & la Hollande trouveront a sés d'ouvrage pour éloigner la guerre de leurs propres provinces; elles seront réduites à abandonner leur Alliance, malgré bongré. En Italie il y a tant de pretendans sur l'héritage de l'Empereur defunt, qu'il y a des terres. La Cour le France, qui fait tout pour ranger le nouveau sisteme dans l'Europe & qui avance pour cette fin de l'argent & des troupes, n'en tirerat, elle aucun autre avantage, que la seule gloire d'être
l'ar-

L E T T R E S

l'arbitre de tous les differens de l'Europé ?
mais brisons là, parcequ'il n'y a que le tems
qui pourra nous apprendre tout cela.

Nous aurons encore ici quelques fêtes à la
Montijo : cet illustre Ambassadeur en fait faire
des nouveaux preparatifs à sa campagne. Il y
aura un repas magnifique pour plus de 250
personnes le même jour, qu'on sera occupé
dans la ville d'élire Empereur, ou pour mieux
dire, de le declarer. Tout le jardin sera illu-
miné & il y aura vis a vis du Main un feu
d'artifice, au quel il fait travailler actuellement,
La ville sera en 15 jours si remplie de monde qu'
on aura de la peine de trouver un bon quar-
tier ; les fenêtres, qui donnent sur le la place de
l'hôtel de ville, se vendent deja à 50. Ecus &
d'avantage : S'entend pour y voir les deux ce-
remonies de l'Electio & du Couronnement.
Vous Vous imaginerez bien, qu'on n'y laissera
guere des places vuides & que, si l'on pou-
voit, toute cette place ne seroient que fenêtres.
On ne laisse pas d'en faire tant qu'on peut, pour
y fourer tant de têtes, qu'il sera possible :
moindre toujours leur vaudra une Caroline.
Je me contenterai d'aller accompagner nos Am-
bassadeurs au Dom, ou je prierai Dieu de nous
donner un bon Empereur, & l'esprit de paix.

Je suis

Le 5me de Janvr. 1742.

Monsieur.

*Vôtre tres humble & tres
obéissant serviteur.*

LETTRES CURIIEUSES.

Pour l'Année 1742.

L'alte non temo , e l'humili non sdegno
Tasso.

Lettre II.

Sur la véritable grandeur.

MONSIEUR!

LA véritable grandeur est la vertu des Chrétiens, des Sages & des Héros. Vertu qui passe le vulgaire, qui ne s'attache qu'à ce qu'il y a de grand & de noble, & qui abhorre tout ce qui sent la bassesse & le vice.

La Religion que le Fils de Dieu a enseigné aux hommes n'a que de la grandeur : elle nous apprend une élévation de cœur, qui ne s'attache qu'à Dieu : un mépris généreux de toutes les vanités : un éloignement pour tout ce qui peut souiller la nature d'une ame immortelle : un amour toujours grand toujours magnanime, toujours agissant.

Les Sages parmi les Payens en eurent à peu près des idées semblables ; La pro-
Tom. III. **B** bité,

bité, la candeur, l'humanité, l'amitié, la générosité, l'amour de la patrie furent chez eux des vertus, qui se rapportoient toutes à la véritable grandeur. Lisez Platon, Socrate, Aristote, Cicéron, Pline Seneque &c. Vous y verrez des sentimens aussi nobles & aussi grands, que Vôtre esprit s'éleve à mesure qu'il saura y entrer.

On est charmé de ces portraits & de ces éloges que Plutarque, Tite Live, Pline le jeune, Tacite, Quintilien, Salluste & d'autres fameux historiens nous ont laissé & des hommes illustres de leur tems. Tels étoient Aristide, Phocion, Scipion, Caton, Auguste, Antonin, Trajan, Tite &c.

Voici quelques passages de Pline où cet habile écrivain à renfermé tout ce qu'on peut dire au sujet de la véritable grandeur.

Vous êtes Empereur, dit il, à Trajan, Vous pouvez tout; mais c'est justement la cause qu'il Vous est moins permis, comme c'est une félicité de pouvoir tout ce qu'on veut, il est de la véritable grandeur de ne vouloir que ce qu'on doit. Puis que Vous ne pouvez pas monter plus haut, il ne Vous reste plus aucun moien pour Vous avancer, que quand Vous descendez de Vous meme, parceque Vous etez seur, que Vous ne pourriez rien perdre de Vôtre grandeur.

Id.

Id. Ce qui est magnifique & digne de Vous, c'est que Vous avez su joindre les terres les plus éloignées par Votre esprit de bonté & de grandeur. Vous avez su profiter des accidens pour parer la mauvaise fortune : Vous avez mis tout en œuvre, pour procurer au peuple romain cette heureuse abondance, qu'il s'est moins senti de la condition des hommes, que de celle du Cytoien . . . C'est abondance vient de votre propre bien, Vous ne nourrissez pas les enfans des Cytoiens comme les bêtes feroces nourrirent leurs petits de sang & de carnage.

Id. Votre puissance est si prompte à secourir, qu'il suffit que Vous sachiez, qu'un de Vos sujets soit misérable, pour Vous engager à le rendre heureux, ou du moins à le soulager.

Parmi les Nations Crétiennes, les Espagnols se piquent le plus de grandeur ; & parmi nos auteurs modernes, il n'y a peut être point, qui en peignent le caractère avec plus de délicatesse que Balthasar Gracien. Voici comme il s'exprime là dessus dans l'homme universel. Chap. 4.

La grandeur d'ame suppose, une noblesse & une élévation inconnue au commun des hommes . . . Elle ne se borne pas à dire du bien d'un ami, ou à lui en faire ; elle va jusqu'à dire du bien d'un ennemi & elle se plaît même de lui en faire . . . Cette vertu fondée sur le Christianisme reçoit son princi-

pal éclat des occasions à se vanger . . . elle les envisage fixement pour convertir la plus facile vengeance en une action de générosité qui étonne . . . Ennemie de toute ostentation, elle abhorre sur tout un certain air de hauteur qu'on affecte si volontiers en des occasions avantageuses . . . Elle peut aussi tourner en avantage un défaut de nature, ou une disgrâce de la fortune . . . L'aveu qu'il fait alors n'a rien de rampant ni de plaintif; il le fait par une noble sincérité qui lui gagne l'estime des honnêtes gens . . . Le Souverain même à la faveur des dehors faciles de la grandeur d'ame, ne craindra point de descendre de son rang, pour se réduire à la popularité. Qu'il n'apprehende pas de sortir d'une réserve Majestueuse pour se montrer simplement homme, parceque l'homme est plus grand en lui que le Monarque. Il peut, sans risquer se plier aux manières d'un particulier & paroître comme oublier qu'il est le maître . . . Il est bien plus à craindre pour les Grands d'être trop hauts que trop populaires. La bassesse est le vice odieux dont la grandeur d'ame triomphe avec quelque sorte de fierté. Tout genre de lacheté, jalousie, trahison, petitesse d'esprit ou de coeur, tout cela est si opposé au caractère d'une grande ame, qu'elle ne sauroit dissimuler l'horreur qu'elle en a. Sans la grandeur, d'ame on n'est point véritablement un grand homme

homme & avec elle on l'est de quelque condition d'ailleurs que l'on soit.

Je ne sai si la véritable grandeur est aussi connue aux Espagnols qu'à Balthasar Gracien : A juger de leurs actions, ils sont fort dans le goût de la magnificence : mais la véritable Grandeur est plutôt le caractère d'un homme en particulier, que d'une nation en général.

Les François ont toujours excellé en grandes pensées & en Grands hommes. Voici comme un de leurs plus célèbres auteurs & un des plus habiles peintres des caractères de ce siècle, s'exprime sur la véritable grandeur : Vous entendrez bien, Monsieur, que je parle ici de Mr. de la Bruyere. *La grandeur*, dit il, est farouche & inaccessible, comme elle sent son foible elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, elle ne se fait voir qu'au tant qu'il faut pour imposer & ne paroître point ce qu'elle est ; c'est à dire une véritable petitesse. . . *La véritable grandeur* est libre, douce, familiere, populaire: elle se laisse toucher & manier : elle ne perd rien à être vüe de près: plus on la connoit plus on l'admire; elle se courbe vers ses inferieurs, & revient sans effort dans son naturel : elle s'abandonne quelquefois, se negligé, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de se reprendre & de les faire valoir. Son

B. 3

caractère

caractère est noble & facile, inspire le respect & la confiance & fait que les Princes nous paroissent grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits,

C'est contre mon usage, Monsieur, que de vous citer tant de passages de divers auteurs dans mes lettres : mais il m'a fallu ici de l'autorité, pour sauver l'honneur à la véritable grandeur, contre les airs impertinens de la folle, qui se montre à present dans cette ville avec un pouvoir imposant & ridicule. La véritable grandeur devoit être proprement le caractère de grands Seigneurs, parce qu'ils sont le plus en état de contribuer au bien du public & à procurer le bonheur aux hommes. Ils sont ceux, qui peuvent descendre de leur hauteur, pour se communiquer à ceux que le sort a mis plus bas : personne ne peut mieux faire valoir le mérite de l'humilité & de cette affabilité gracieuse, qui sans déroger à leur élévation, les rend si chers au public. Mais il y en a bien peu qui connoissent cet heureux caractère : ils pourroient se faire aimer avec facilité & ils se donnent bien de la peine pour se faire haïr. Car la puissance sans la véritable grandeur n'a rien que la nature humaine n'abhorre.

Rien ne me paroît plus petit que cette grandeur affectée, qui tire sa sorte origine de la seule naissance. Un homme, qui tient un long registre de ses prétendus aïeux, dont l'élévation cause si souvent la ruine des autres, & qui ne connoit point d'autre mérite que celui d'être né Prince, Comte, ou Baron : Un tel homme s'estime d'être grand : il se donne des airs : il méprise tous les autres qui n'ont pas comme lui une troupe de faquins à leur suite & six orgueilleuses bêtes à leur carosse. Toujours rempli de son arbre généalogique, il faut qu'il sache encore les parens de tous les au-
tres

tres qu'il veut frequenter, afin, pour y mesurer ses pas, sa politesse & ses expressions.

Que maudit soit le jour où cette vanité
Vint ici de nos mœurs troubler la pureté
Dans les tems bienheureux du monde en son
enfance

Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence.
Chacun vivoit content & sous d'egales loix
Le merite y faisoit le merite des Rois.

C'est Boileau qui parle. Si Molière étoit encore en vie & qu'il vit ici toutes les peines & tout l'embaras, où se trouvent plusieurs Grands, pour soutenir leur fierté, leur rang, leur luxe & leur depense, il y trouveroit matière pour une douzaine de comédies.

Que d'indignes soumissions ne voit on pas à la plupart de nos cours ! que d'actions laches & serviles ! que des manieres basses & rampantes ! O vous fiers & braves Germains, qui immolates c'y devant les plus grands empires à vôtre mâle vertu & à vôtre liberté : qu'êtes vous devenus ? Des adorateurs aveugles d'une fausse grandeur : des esclaves timides : tristes victimes de l'orgueil & du despotisme. Non, je ne vous connois plus : vôtre mollesse & vos mœurs effeminés vous rendent indignes du nom que vous portez.

Parmi les nations que je connois, les Anglois sont ceux qui se soutiennent encore le mieux dans le goût de la liberté & de la veritable grandeur. Ennemis d'une soumission aveugle, ils se moquent d'une noblesse, qui n'a que des titres & des quartiers pour se distinguer. Partisans du vrai merite & de la belle gloire, ils regardent la seule puissance sans loix & sans bornes comme une vraie servitude. Ils ont un Monarque sur le thone, qui ne sauroit se prévaloir de sa puissance au préjudice de leur liberté ; il ne sauroit opprimer le peuple, sans risquer sa couronne.

ronne. Des Gens choisis, qui ont du bon sens & de la droiture, se chargent de la voix du public; ils parlent au nom de la Nation, pour soutenir les droits contre le pouvoir arbitraire.

Je viens de lire un livre nouveau composé par un Anglois, qui prouve combien cette nation est dans le goût de la véritable grandeur, c'est l'histoire d'une paysanne, élevée par sa vertu à une condition très éminente. Il a pour titre: *Pamela, ou la vertu récompensée*. Cette fille est parvenue à un point de sagesse, moienant une bonne éducation qu'elle a reçu par une Dame de qualité, qu'elle nous en donne les maximes les plus sublimes. Que l'histoire soit véritable ou non, cela ne fait rien aux sentimens. Il faut au moins que l'auteur ait pensé de cette manière & que le public ait goûté son livre, parcequ'on en a fait cinq éditions à Londres dans un an: Preuve qu'on admire la vertu & qu'elle plaît même aux gens, qui ne sont guere d'avis pour la pratiquer. Je vous recommande ce joli livre, qui me paroît trop bien écrit, pour échapper à Votre attention. Comme la véritable grandeur est un caractère des ames vertueuses, il n'y a point de condition dans la vie humaine qu'elle ne puisse relever & annoblir, mais c'est un caractère qui est aussi rare qu'un vrai Chretien, qu'un Sage, ou qu'un Heros; ou plutot que tous les trois ensemble. Voilà des beaux modèles à suivre; Voilà où mon ambition me porteroit s'il ne falloit pas plus de modestie & d'humilité pour s'élever si haut. *In magnis & voluisse sat est.* Je suis
Monsieur,

Votre très humble & très
obeissant serviteur.

Chez Jean Frederic Fleischer, Libraire de
Francfort sur le Meyn, la feuille pour un son.

LETTRES CURIUSES.

Pour l'Année 1742.

Medium non deserit unquam
Cæli Phœbus iter, radiis tamen omnia lustrat.
Claud.

Lettre III.

*L'entrée du Comte de Belle-Isle & autres
ceremonies.*

MONSIEUR!

CE fut le 18. de ce mois que
l'Ambassadeur de France, Mgr.
le Comte de Belle - Isle fit ici
son entrée publique : elle fut belle,
brillante & superbe. C'est dans ces sor-
tes de choses que cette Nation excelle :
elle y fait regler les bienféances mieux
qu'aucune autre. Tous les Seigneurs
& Gentilshommes avec les Officiers de
le maison étoient à cheval. Les François
connoissent le prix de ces animaux, ils
les aiment & s'en servent sur tout quand
il s'agit de faire parade : L'orgueil d'un
beau cheval ajoute je ne sai quelle grace
Tom. III. C à son

à son cavalier & lui prête un certain air de fierté qui paroît avoir quelque chose de grand & de généreux.

La Gazette c'y jointe Vous apprendra le détail de cette entrée : Monfr. le Marechal fixa sur lui les yeux de tout le monde. La pompe qui l'environnoit, n'ajouta rien à la grace de sa personne: c'étoit de lui qu'elle emprunta son plus bel éclat. Il avoit l'air plus frais qu'à l'ordinaire & paroïssoit beaucoup plus jeune qu'il n'est. Il salua tout le monde avec une affabilité, qui lui gagna tous les cœurs: ses manières aisées & naturelles firent connoître qu'il étoit homme d'épée ; & son accueil, doux & gracieux sembloit annoncer au public l'ami des hommes & le protecteur du mérite. Enfin on vit bien que c'étoit cet illustre Ambassadeur dont on parloit dans toutes les cours de l'Europe avec tant de respect.

Ce portrait Vous paroitra un peu flatté, mais il ne l'est pas. Vous connoissez la fierté de mon esprit, il ne sauroit juger du mérite des hommes par un autre motif que par celui de la vérité ; au moins l'Ambassadeur m'a paru tel que je Vous le depicts.

Quoi-

Quoique que la magnificence, la propreté & la gentillesse dans l'entrée de cet Ambassadeur m'ait frappé ; il est vrai que je ne trouvai pas les douze chariots, qui précédèrent le cortège , aussi bien imaginés qu'ils paroissent à d'autres. Les riches couvertures de velours verd brodées & travaillées d'une manière superbe n'eurent dans mon idée aucun rapport avec ces voitures de bois, dont ils firent l'ornement. C'étoit comme si l'on avoit mis sur un habit de campagne un Manteau de drap d'or. Douze mulets y auroient fait sans doute un meilleur effet.

On a remarqué encore à cette entrée une circonstance qui regarde le cérémoniel. C'est la coutume que les Ministres étrangers envoient dans ces occasions un de leur carosses, pour augmenter le cortège de celui qui fait l'entrée. Celui que le Nonce y avoit envoyé aussi bien que celui de l'Ambassadeur d'Espagne y suivirent immédiatement les équipages du Marechal de Belle - Isle ; Mais le carosse de l'Envoié de Danemarck fut précédé de celui de Mr. de Blondel, Envoié de France, & finit de cette manière le cortège.

J'ai vu ce matin une autre cérémonie , qui avoit quelque chose de religieux : c'étoit le serment de sécurité, que la bourgeoisie & la garnison de la ville prêterent aux Electeurs & à leurs Ambassadeurs , selon le contenu de la Bulle d'or. Ce spectacle meritoit d'être vu. On avoit dressé devant l'hotel de ville un échafaut en forme de balcon tendu de drap rouge. Il y avoit quatorze compagnies de bourgeois dont chacune parut avec ses officiers , & sous un petit enseigne , qui marqua le nombre de leur quartier : on vit ces differens corps se joindre & se presser, pour ne faire qu'une seule troupe , qui paroissoit petite en comparaison de la quantité d'hommes dont elle étoit composée. Il fit fort froid , & comme il falloit attendre , plusieurs de ces riches citoyens, dont la délicatesse ne fût point à l'épreuve de la neige & de la glace, qui se fit sentir à leurs pieds, decamperent, pour aller chez leurs amis dans le voisinage , en attendant le moment , où les Ambassadeurs monterent sur l'échafaut , pour recevoir le serment. Tous sans distinction y parurent en manteaux & sans armes. Les Nobles de maisons de Limbourg & de Frauenstein avec les Docteurs

teurs & les Licentiés portèrent des manteaux rouges, aussi bien que les 51 & les 9. établis pour controller les Actions du Magistrat en cas de besoin. Ces trois corps differens furent rangés au devant de la bourgeoisie:

Après avoir levé les doigts vers le ciel, & juré ce qu'on avoit exigé d'eux, sans, que la moitié l'eut entendu & compris; ce monceaux d'hommes se dilata tout d'un coup, pour faire place à la garnison, qui y vint tambours battans, drapeaux déployés, pour prêter le même serment. Il y avoit près de douze cents hommes, tous bien équipés & bien tournés. Le Magistrat avec les principaux Officiers avoient déjà prêté leur serment à part sur la grande Salle de l'hôtel de ville.

Malgré la rigueur de la saison le nombre de spectateurs, qui occupoit toutes les fenêtres aux environs, fut fort grand. Madame la Marechalle de Belle - Isle se trouva à coté de l'hôtel de ville, dans la maison des nobles de Limbourg. Tous les Ambassadeurs y vinrent en cérémonie avec tous leurs équipages: ce spectacle fut très beau; mais on le paioit cher par le froid qu'il falloit endurer. J'en serai quitte pour un bon rhume, dont je me sens pris.

L'entrée de S. A. El. de Cologne se fera apres demain : elle sera des plus superbes & digne du grand goût de ce Prince. Il a fait venir un carosse de Paris d'une hauteur si extraordinaire qu'il a fallu aggrandir par en bas une des portes dans la ville pour la faire passer.

Helas, Monsieur, nous n'avons ici que des fêtes & des réjouissances, pendant que la guerre deploie sa fureur dans les terres d'Autriche & de la Bavière. Les Autrichiens ont repris Crems, Stein & les Salines. Les Huzars ravagent le pais & mettent tout sous contribution. Linz est bloqué & sera obligé de se rendre à discretion en peu de jours, parceque les vivres y manquent : il y a une garnison de sept mille hommes la plupart François, parmi les quels il y a plusieurs personnes de qualité de cette nation. Les Autrichiens ont déjà fait plus de 2500. prisonniers sur leurs ennemis : ils menacent de pénétrer en Bavière & d'y mettre tout à feu & à sang, ce qui jette les habitans de ces lieux dans une consternation extrême. Les François souffrent terriblement des rigueurs de la
 fait

faison & des maladies qui règnent parmi eux : ils sont continuellement exposés à être harcelés de cette cavallerie légère, qui ne connoit presque point d'autre discipline que le pillage & le desordre. Les Autrichiens ont encore cet avantage sur leurs ennemis, que la plupart de leurs troupes sont faites à la fatigue & aux travaux de la guerre. Les Hongrois, les Croates, les Bohémiens, quel peuple pour souffrir la faim, le froid, la chaleur & toutes sortes de disgrâces corporelles ? bien plus terribles, plus farouches & pour la plupart moins disciplinés que les nations contre lesquelles ils sont en guerre.

On dit que l'argent commençoit à rouler de nouveau à Vienne & que cette cour a trouvé des ressources qui la mettront en état d'entreprendre une opération de conséquence. Ceux qui sont de sa partie, commencent à reprendre courage : elle espère de faire jouer quelques machines secrètes avec succès : on régarde la conduite de la cour de Turin comme une masquerade : & on suppose que les deux cours ennemies du Nord se pourront raccom-

24 LETTRES CURIEUSES:

moder en faveur de celle de Vienne.
Un peu de patience & le tems nous
clairciront de tout. Aiez toujours soin
de vôtre santé & croiez moi verita-
blement.

Le 20me de Janvr.

1742.

Monsieur.

*Vôtre très humble & très
obéissant serviteur.*

*Chez Jean Frederic Fleischer, Libraire
de Francfort sur le Meyn, la fenille
pour un son.*

LETTRES CURIIEUSES.

Pour l'Année 1742.

Hic vir est tibi quem promitti sæpius audis
Augustus Cæsar.

Virgil.

Lettre IV.

*Touchant l'entrée de S. A. E. de Cologne
& l'élection de l'Empereur.*

MONSIEUR!

J'Ai vu cette semaine tout ce qu'on peut voir de grand & de magnifique. L'entrée solennelle de S. A. El. de Cologne, qui se fit lundi, exposa tant de richesses, que les yeux de spectateurs en furent éblouis. Tout y étoit lesté, beau, superbe & du meilleur gout du monde.

Le cortége s'étoit rassemblé sur la grande plaine, qui regne au bord du Mayn du côté de la maison de campagne du Comte de Montijo. L'entrée se fit par la porte de S. Gal. Le Comte de Pappenheim, précédé de la cavallerie de la vil-

Tom. III.

D le

le, introduisit l'Electeur : ses gens parurent à cette occasion en habits neufs de carlate galonnés d'argent. Voici les differens corps dont la marche fut formée.

1.) Un grand nombre de domestiques aux livrées des Ministres & des Cavaliers de l'Electeur, qui faisoient un mélange de couleurs, semblable à un parterre parfemé de toutes sorte, de fleurs. Jamais on n'a vu des livrées plus riches & mieux choisies. 2.) Cinquante chevaux de main, & 3.) Dix sept carosses, chacun à six chevaux, qui appartenoient aux Ministres & aux premiers Officiers de la cour. 4.) Onze carosses de l'Electeur dans lesquels étoient les principaux Seigneurs de la cour & les Ambassadeurs : il y en avoit deux qui étoient de velours & qui ne cederent en beauté & en richesse qu'aux deux carosses du corps de S. A. El. 5.) Douze chevaux de main de l'Electeur des plus mignons & superbement harnachés. 6.) Vingt quatre Chambellans à cheval. 7.) Huit trompettes & un timbalier, dont les habits étoient tous couverts d'argent. Ces differens corps furent conduits par des differens Officiers; 9.) Un carosse du corps de S. A. Electorale, qui étoit vuide. 10.) L'Electeur seul dans un carosse, d'un goût

gout nouveau , d'une beauté & d'une magnificence extraordinaire. Pour Vous en faire une description, il faudroit employer bien de termes d'art, que Vous n'entendez peut être pas. Sa construction n'excède point la façon ordinaire ; mais on y a mis en haut des ornemens de sculpture, qui lui donnent un air plus grand. 11.) Soiffante Trabans avec leurs partisans, qui marchotent le long du carosse. 12.) Douze Pages avec leur Gouverneur en habits à l'espagnole de velours bleu mourant, brodé d'argent, d'un gout & d'une richesse qu'on n'y peut rien ajouter. 13.) Douze valets de chambre , en habits galonnés. 14.) Cent Halebardiers à cheval , le sabre à la main , précédés de leurs trompettes & d'un tymbalier. 15.) Six mulets & six chariots de bagage. Cette entrée ; m'a parut être le *non plus ultra* dans ce genre de cérémonies.

L'Electeur de Cologne est un Prince que tout le monde révère. Il a un caractère des plus unis & des plus solides : Il est tres bien fait , sa Physionomie est revenante , ses manières sont affables & gracieuses, il parle peu ; mais tout ce qu'il dit est pensé & dit à propos : il aime la magnificence & les plaisirs ; mais

L E T T R E S

sans desordre, sans excés. S'il a des défauts, il les fait si peu connoitre, qu'on les ignore.

Je viens au grand jour de mecredi : Jour qui décida du bonheur de l'Empire & du Chef qui doit le gouverner. Ce qu'on a vu ce jour là, ne se voit qu'à cette occasion. Je trouve dans l'Avant-coureur, que j'ai l'honneur de joindre ici à ma lette, une description si exacte & si bien détaillée de toutes les cérémonies qu'on a vu ici au sujet de l'Élection, que Vous me permettez de Vous y renvoyer. J'accompagnais nos Ambassadeurs jusqu'au Dom ; incertain, si je devois passer avec la suite à l'église, pour m'y laisser enfermer pendant deux ou trois heures, ou si je devois chercher quelque soulagement contre le froid auprès d'un fourneau ; mon rhume me fit prendre le dernier parti : j'allais chez un de mes amis, on il y avoit beau feu, bon vin & dequoi croustillier.

Enfin vers les trois heures après midi on entendit publier, sous le bruit des canons & au son de toutes les cloches, l'Élection de *Charles Albert* Electeur de Bavière pour Roi des Romains. Comme on seut auparavant, que ce Prince seroit élu Empereur, on n'eut pas le plaisir de

La surprise ; Mais le monde aime trop le changement pour n'être pas rejoui de voir après tant de tems écoulé paroître une autre maison sur le throne imperial : maison des plus augustes & des plus anciennes parmi les Souverains de l'Europe , & qui a possédé longtems avant celle d'Autriche la dignité supreme de l'Empire. Maison, qui a toujours été illustre par les grands Princes qu'elle a produit & qui le sera encore plus par le nouvel Empereur , Prince debonnaire, magnanime, vaillant, qui s'applique aux affaires, qui en connoit le fond & qui possède en un mot, toutes les grandes qualités, qui forment un Monarque accompli.

Toute cette journée se passa en spectacles & en rejouissances : le soir il y eut des illuminations magnifiques chez l'Electeur de Cologne & chez les Ambassadeurs de France & d'Espagne. Le nombre de carosses qui se promenèrent à cette occasion dans la ville, fut si grand qu'on eut de la peine à passer les rues : Le pont sur le Mayn en fut tellement barricadé, qu'il n'y avoit plus moien ni pour avancer, ni pour reculer : Des personnes de la première qualité furent obligées de descendre, pour pagner à pied le palais Electoral, qui est à Sachsenhaufe. Je m'y trou-

vai dans le même embarras avec un ami & avec une Dame, qui par malheur n'avoit mise que des pantouffles ; elle n'auroit pu les hazarder sur un terrain si gluant, sans les perdre. Il fallût donc rester dans le carosse & profiter en attendant des beaux discours des laquais & des cochers, dont nous étions environnés : Vous pouvez juger qu'il y avoit la de quoi apprendre de belles manières de parler & de jurer : si par accident quelque feu étoit sorti dans ce tems là à Saxenhausen, il auroit fallu laisser bruler tout. Enfin après avoir été exposé pendant deux bonnes heures à être heurté, ou renversé, ou mal traité d'une ou d'autre façon, nous gagnames du vuide à onze heures, pour nous en retourner en paix : un bon soupé nous dedomma gea largement de ce que nous avions souffert à cette promenade nocturne. Nous nous rendimes après au bal, que S. A. El. donna sur la grande salle de l'hôtel de ville : l'assemblée fut des plus illustres & des plus nombreuses : tout y brilloit de diamans, d'or & d'argent : mais la nature, capricieuse souvent à l'égard des titres & des rangs, y gracieusa peu certains visagés, qui s'y produisirent avec fierté. Il y avoit aussi quelques

quelques Messieurs qui tout glorieux du merite de leurs pieds me parurent fort suspects du coté de leur tête. Enfin, je vis avec une espèce de satisfaction, que les gens de qualité avoient assés de défauts pour aprendre l'humilité; & que ceux qui leur sont inferieurs, ne manquent jamais de quelque avantage pour être contents, s'ils savoient en profiter.

N'en doutez pas, Monsieur, L'Ambassadeur de France a été réelement couché à la campagne du Comte de Montijo, la nuit qui précéda le jour de l'Electio. Ce qui a donné sujet à debiter le contraire; c'est qu'il reçut encore le meme soir la visitte du Nonce; mais lui & le Nonce se retirèrent peu après de la ville & allèrent trouver l'Ambassadeur d'Espagne à Alcava, c'est le nom, que ce dernier a donné à sa maison de campagne. Le Nonce coucha au jardin du Prince de Taxis, qui est dans le voisinage de celui du Comte de Montijo. Les autres Seigneurs & Gentilshommes du cortége de ces deux Ambassadeurs, restèrent en ville & se mirent la plupart sous la protection de l'Electeur de Cologne.

Que dites Vous du prompt depart du
Comte

Comte de Montijo ? Il a donné sujet à bien des raisonnemens ; la plupart en l'air & sans aucun fondement. Ce qu'il y a de certain , c'est que tout reste dans sa maison, aussibien qu'à sa Campagne & qu'il fait travailler actuellement à un feu d'artifice, qui sera tres somptueux & tres magnifique. Quelques uns pretendent qu'il fera de retour en moins de 3. semaines ; generalement on regrette ici l'absence d'un Seigneur, qui auroit augmenté le lustre d'une Assemblée la plus auguste du monde. L'entrée solennelle du Roi des Romains se fera demain. Le nombre des étrangers s'augmente ici à vue d'ocil. Je suis

Le 30me de Janv.

1742.

Monsieur.

*Votre très humble & très
obéissant serviteur.*

Chez Jean Frederic Fleischer, Libraire de Francfort sur le Meyn, la feuille pour un sox.

LETTRES CURIIEUSES.

Pour l'Année 1742.

— — — Proclivior usus
In pejora datur suadetque licentia luxum,
Illecebreis que effrana favet tunc vivere caste.

Claudian.

Lettre *N.*

Sur le luxe & les divertissemens.

MONSIEUR!

L paroît depuis huit jours que cette ville a changé de citoyens & qu'au lieu des honnêtes bourgeois, qui y battoient le pavé, Les grands Seigneurs y ont admodié les rues pour leurs équipages. On conte ici près de cent Princes & Princesses & plus de mille Comtes, & Barons. Le nombre de chevaliers errans & de gens à bonne fortune n'est pas petit; parmi la foule on peut passer pour ce qu'on veut, pourvu qu'on ait l'air un peu effronté & de l'or ou de l'argent sur les habits; tout est riche;

Tom. III.

E

tout

tout est noble. Il y a des gentilshommes, qui ont pris naissance à l'Élection de l'Empereur & dont les parens ne s'attendoient nullement aux honneurs que leurs fils font à leur mémoire. On auroit trop à faire si l'on vouloit examiner la généalogie de tous ceux qui portent des titres de noblesse, & qui seroient blessés de nôtre ignorance, si nous disions que leur nom nous est inconnu. Folie des hommes, qui cherchent de l'honneur dans un avantage si chimerique.

Je n'ai jamais vu tant de bruit & de fracas qu'il y a à present dans cette ville. Tout y roule, tout s'agitte: il n'y a point de repos jour & nuit, ni pour les hommes ni pour les chevaux. On n'y voit que spectacles, que banquets, que profusion. Si l'on pouvoit fondre ensemble tout l'or & tout l'argent, qu'on porte ici sur les habits, il y auroit dequoi paier les dettes de maint bon chevalier. Quel luxe! quelle dépense! quelle extravagante grandeur! Vous diriez peut être que la fin du monde s'approche, & que tous s'en ira bientôt sans dessus dessous; mais non, ne craignons rien: la crise n'est pas si mauvaise; Le genre humain est comme un corps

corps malade, les accès violens dont il est pris, ne font que purifier la nature & jeter dehors tout ce qui empêche sa guérison. La guerre d'un coté & le luxe de l'autre font de ces symptômes fébrifuges qui dechargent le corps de bien des immondices & qui rétablissent à la fin la santé avec la circulation. Tout bien embrouillé & confondu, croiez moi, l'ordre se retrouvera.

Nous avons graces à Dieu un bon Empereur: Il saura rémédier à nos maux: son exemple apprendra aux Grands d'être justes, humains, & les peres de leurs sujets.

Dispensez moi, Monsieur, de vous faire une description détaillée de la pompeuse entrée de ce Monarque, qui se fit ici mécredi passé avec toute la magnificence possible. Les gazettes vous en instruiront mieux. Vous Vous contenterez de mes remarques. J'ai eu lieu de juger du caractère de nôtre digne Chef dans une rencontre particulière. Un petit garçon âgé d'environ de huit ans l'attendit à la sortie de l'Eglise & le voyant paroître, il s'agenouilla devant lui & lui remit un bouquet avec un papier, dans les quels la pauvre Mere de cet enfant implora le puissant secours de S. M.

E 2

dans

dans une affaire où l'on lui fait tort, Le Monarque reçut l'un & l'autre avec un air de bonté & de satisfaction; & après avoir jeté les yeux sur le papier il le rendit à l'Enfant, en lui disant, *qu'il devoit s'en revénir.* Il lui fit donner en meme tems un present; & comme S. M. vit là une foule de monde s'agiter & se presser autour de lui, Elle daigna prendre un soin généreux de ce pauvre enfant, & le recommanda à ses Gardes.

Cette humanité m'a charmé d'autant plus, qu'elle lui étoit naturelle & qu'il y avoit dans toutes ses actions quelque chose de grand & d'aimable, qui me fit insensiblement entrer dans ses interets, malgré les préventions que j'avois pour l'autre parti: Est il possible, pensai je en moi même, qu'il en couste si peu à un Monarque pour se faire aimer? Oui, il n'y a qu'une humanité, qui élève un Prince & qui le rend les delices de son peuple.

Ce jour de l'Entrée du Roi des Romains fut un de ces jours brillans, où tout le monde fut en fête: Le nombre des Seigneurs & de la noblesse, qui s'empressèrent de faire la révérence au nouveau Chef de l'Empire, fut si grand, que

que la place devant l'autel impérial ne put presque contenir tous leurs carrosses. On observa à cette occasion une richesse dans les habits, qu'il n'est pas permis d'y ajouter d'avantage.

Le soir on vit les hotels des deux Electeurs presens, & ceux de tous les Ambassadeurs, aussi bien que ceux du Nonce & du Prince de Taxis illuminés magnifiquement. L'Ambassadeur palatin s'y distingua pour la seconde fois. Les emblèmes & les devises, avec tout ce que l'art peut inventer de plus galant & de plus ingénieux, firent goûter à l'esprit le même plaisir que les yeux trouvoient de s'arrêter à un spectacle si beau & si ravissant. Il arriva à ce sujet presque la même chose que sur le pont de Sachsenhaufe le 24me. du mois passé. Les passages se bouchèrent en plusieurs rues de la ville par la quantité de carrosses, qui se suivoient de trop près les uns les autres. Le quartier du Prince de Taxis & de l'Ambassadeur d'Hannovre, tout grand, tout spacieux qu'il est, fut tellement rempli de carrosses qu'il n'y avoit pas moyen d'y passer. Il m'a fallu descendre & y aller à pied. Je m'en revins au logis bien coté & bien éclabousch.

Le lendemain j'aillai à la cour impériale j'ai vu avec plaisir, que nôtre nouveau Monarque se portoit bien ; il avoit l'air, frais & content: il gracieusa tout le monde & j'eus l'honneur de lui baiser en passant la main, enchassé d'une foule de noblesse à laquelle il la rendit. Il y eut fort peu de place parcequ'on y laissa entrer tout le monde: je crus d'y pouvoir rester pour voir manger S. M. en public; mais il survint tant d'Ambassadeurs & tant d'autres grands Seigneurs, que j'étois bien aise de me voir hors de la presse & en état de regagner la porte.

Le soir vers minuit j'aillai en compagnie de quelques Dames & Messieurs au bal, quoi qu'on fit, on ne put me persuader d'y paroître comme les autres avec un masque de bête sur le nés. On m'y vit à un loge dans mon visage naturel où je ne pus m'empêcher de rire de tant de sottes figures, que j'y vis danser sauter, jouer, grimasser & faire mille extravagances, comme s'il y avoit de l'honneur à être fou, ou que les hommes fussent devenus plus beaux & plus charmans en ressemblant aux diables.

J'ai

J'ai remarqué ici une grande corruption dans les plaisirs mêmes. Le bal en masque fut inventé pour se divertir en public sans être connu que d'un petit nombre d'amis : On y goura le plaisir de la surprise, & on y fit souvent admirer des avantages corporels dans un habillement étranger que le nôtre nous paroissoit refuser. On s'y piqua d'un gout fin, d'un tour ingénieux, & d'une grace nouvelle. On y vit briller des ajustemens de toutes sortes de nations de differens ages, & de differens caractères. La Mythologie même y entra & donna occasion à des jeux aimables & spirituels. Aujourd'hui tout est plat, tout est commun. Nous portons la commodité jusques dans les plaisirs : on en éloigne l'esprit, cela émoussé leur pointe & les rend trop sensuels. Au lieu d'aimer ce qui plaît parcequ'il est beau, nous nous plaifons à ce qui est laid, parcequ'il est facile. La tête d'un animal, toute affreuse qu'elle est, n'a plus rien de choquant pour nous servir de masque, & une espèce de Robe de chambre, appelée *Domino* est assés decent pour paroître en public. Quel choix ! quel gout ! N'est ce pas faire entendre, que
nos

40 LETTRES CURIEUSES.

nos plaisirs sont devenus bruttaux & que nous y allons sans cérémonie.

Mais c'est trop long temps Vous entretenir d'un divertissement dont Vous blamez l'usage. Je suis à mon ordinaire

Le 6me de Février

1742.

Monsieur.

*Votre très humble & très
obéissant serviteur.*

Chez Jean Frédéric Fleischer, Libraire de Francfort sur le Meyn, la fenille pour un son.

LETTRES CURIIEUSES.

Pour l'Année 1742.

*Et cibus canare pudet, gemmasque requiris :
Ah ! nescis demens, quanta pericla manent.*

Homet.

Lettre VI.

Reflexions sur l'utilité que les congrès
apporte à la ville de Francfort.

MONSIEUR!

Quelle pénitence pour un homme curieux d'être malade dans un tems ou il y a tant de choses à voir ! mon rhumatisme, que je n'ai pas le tems de soigner, est devenu insolent, il m'arrête dans ma chambre. Je n'ai que ma petite philosophie pour me consoler ; mais qui me voiant entre ses mains se donne encore de ces airs pédagogues pour me répréhender ma vaine curiosité. J'avoue que sa morale me paroît importune & hors de saison.

Quelques amis charitables qui vien-

Tom. III.

F

nent

nent me rendre visites me racontent ce qui se passe de nouveau. Par bonheur, il n'y a eu point de solennité cette semaine. On a honoré le carnaval de la devotion ordinaire: pour la rendre plus sensible, on passa les trois derniers jours dans tous les excès des plaisirs. Le Bal en masque dure encore; mais il ne se donne que la nuit: Le jour on peut aller à l'Eglise & le consacrer au careme. L'homme est un étrange animal: il compose avec le Ciel pour se menager certaines libertés, & il lui rend pour cela un culte qui ne lui coute que quelques cérémonies. C'est un accommodement si honête, que la religion garde ses droits & que la nature ne perd rien de ses plaisirs.

Ne diriez Vous pas, Monsieur, que la ville de Francfort deviendra riche & que l'argent y doit pleuvoir en abondance, a cause de tant de grands Seigneurs, qui y font une depense prodigieuse. Je l'ai cru moi même, mais un gentilhomme de la ville qui me vint voir il y a quelques jours, a soutenu le contraire.

Je me représentai cette ville comme le temple de la fortune, ou cette Déesse repandoit à pleines mains ses dons &

scs

ses richesses : Le Marchand debite ses marchandises, le cabaretier fait rouler la monnoye, l'ouvrier gagne tout ce qui veut; On y peut mettre tout à profit : maisons, meubles, lits, linges, chevaux, carosses, fénêtres, portéchaises &c. enfin tout profite, tout gagne. l'argent roule, la consommation devient plus grande, la douane en tire ses droits & le thresor de la ville augmente. Voilà comme je raisonnois : mon noble Républicain me fit envisager la chose de l'autre coté : permettez-moi, Monsieur, me dit il, que je Vous fasse connoître vôtre erreur. Nôtre ville n'a guere le profit que vous pensez; bien au contraire elle est obligée à des dépenses extraordinaires, pendant que les rentes publiques n'y repondent nullement.

Tout ce qui entre de la part des Princes & des Ambassadeurs ne paie point de droits, sous ce prétexte on defraude encore la douane : mille tours & pratiques se jouent de la part des Officiers qui dependent d'une cour, ou d'une Ambassade. Un exemple suffira pour vous éclaircir ce point. On n'a jamais bu ici les vins étrangers à meilleur marché. La ville en est pleine : je ne sai combien de vaisseaux chargés de vins de

France, d'Italie & d'Espagne ont débarqué ici, tous sur le conte des Princes & des Ambassadeurs : la même chose se fait, à l'égard des vins d'Allemagne qu'on envoie ici, non par pièces, mais par centaine, sans paier d'entrée. Ce qui cause non seulement une perte considerable au public ; mais aussi à plusieurs particuliers, qui ont fait provision en vin & qui ne sauroient s'en defaire. Il en est de même avec d'autres denrées, où nos voisins tirent tout le profit, sans qu'il en revienne aucun à la ville.

Ce que vous dites au sujet des loiers des maisons est un profit qui ne regarde que peu de gens ; La plupart ne se paient que suivant une taxe fort modique, & dont le paiement encore se fait à l'ordinaire par quelques présens, qu'on adresse aux femmes, petit Capital qui ne roule pas.

Pour ce qui regarde les Marchands, ce sont ceux qui se plaignent le plus, oui, disent ils, nous sommes fort occupés : nous commettons des marchandises, nous en vendons, nous avons des paiemens à faire, mais quand il s'agit de nous paier, on est assés modeste, pour implorer notre credit : l'argent n'a
jamais

jamais été plus rare chez nous. La France tire le gros lot: Paris & Lion envoient ici leurs étoffes, leurs galons, leurs galanteries; ces marchandises viennent directement ici, nous n'y gagnons pas le sou, bien au contraire la mode nous ruine: il y a du changement à Paris avant que les ballots que nous avons commis arrivent ici.

Je ne sai, ajouta mon Ami, si Messieurs les Marchands n'outrent pas ici un peu trop le portrait de leur mauvais negoce; j'en connois qui se trouvent bien; mais il se peut bien que la benediction n'est pas generale: il y en a qui n'ont que soucis, & que dettes & qui se trouvent fort embarrassés de s'être surchargé de marchandises.

La prosperité des particuliers, pour suivit mon ami, fait celle du public: la situation presente de notre ville est telle que nous serons bientôt mis à sec si nous continuions le train de vie que nous menons: Tout est cher, nos menages nous coutent deux fois tant qu'à l'ordinaire; Les étrangers nous apprennent à vivre noblement; nous affectons de les imiter en mignature: nous avons livrée, équippages, chambres, tapisseries, assemblées, bals, concerts,

banquets, noblesse, titres, ambition, fierté, orgueil, fatuité. Enfin, nous nous modulons sur le grands originaux: Nos femmes & nos filles vont aux spectacles, aux masquerades, donnent visites, réçoivent du monde Monsieur le Comte un tel: Monsieur le Baron un tel est de nôtres. Voilà bien de l'honneur pour nous: Cela nous donne un air de distinction. Ah! que la vertu coute! une jolie femme sans vanité, sans tentation, sans amour? qu'en dites Vous? voudriez vous que les belles n'eussent jamais le plaisir de voir à leurs pieds un Amant poli, passionné, téméraire? Le ménage va ladesfus au d., les domestiques font ce qu'ils veulent, & les pauvres maris, derangés dans leur oeconomie, noient leur chagrin dans le meilleur vin qu'ils ont, ou jouent un serieux à l'ombre, pour se distraire à la facheuse contemplation de leur étoile, dont les influences malignes les menacent de deshonneur, de confusion & de ruine. Les domestiques y contribuent de leur coté: ils voient que les valets de grands Seigneurs sont mieux vêtus, mieux nourris & qu'ils ont plus de liberté: cela leur fait de la peine: ils excroquent tout ce qu'ils
peu-

peuvent avec adresse. & si les tours ne réussissent pas, ils pillent, ils volent, pour punir l'avarice de leur maitre. C'est là leur maniere de penser & comme l'amour & le putanisme ligue regulièrement ensemble les valets, les cochers & les servantes, il n'y a plus moien de tenir contre les desordres du menage. Bonheur à ceux qui savent se mettre à l'abri de tant de troubles & de confusions, qui, éloignés des grands & de la folle ambition, voient couler doucement leurs jours dans l'innocence, sans bruit, sans faste, sans vanité: ce sont là les voeux de nous autres citoyens, qui regardent le luxe, la confusion & l'envie de dominer comme les avantcoureurs d'une decadence prochaine.

Voilà comme l'honête Republicain finit son discours. Il me laissa fort convaincu de ces verités. Je fis seulement quelques exceptions à l'égard des étrangers, je lui fis connoitre, qu'il y avoit des personnes d'un si grand merite, & d'une vie si réglée, qu'ils pourvoient leur servir de grand exemple, s'ils étoient aussi bien disposés à imiter le bien que le mal.

J'ap-

J'apprens dans ce moment que le couronnement de l'Empereur se fera encore lundi prochain : On vient de mettre le boeuf à rotir. Onavoit douté , parce que l'Empereur s'est trouvé depuis quelques jours un peu incommodé. La poste va partir , je n'ai plus de tems qu'à Vous dire adieu. Je suis

Le 6me de Février

1742.

*Monsieur,
Votre très humble & très
obéissant serviteur.*

Chez Jean Frédéric Fleischer , Libraire de Francfort sur le Meyn, la fenille pour un son.

LETTRES CURIEUSES.

Pour l'Année 1742.

- - Cui Jupiter aurea magnus
Sceptra dedit, jussitque suis dare jura tuendis.
Eoban. sec. Hom.

Lettre VII.

[Le Couronnement de l'Empereur.]

MONSIEUR!

VOici le grand jour qui nous a donné le plus auguste spectacle du monde. Nôtre nouveau Monarque fut couronné le 12me. de ce mois. N'attendez pas de moi une description exacte de ces brillantes cérémonies: ce sujet excéderoit les bornes d'une lettre. Le Diarium qu'on va imprimer ici vous apprendra tout en détail: Jusques là contentez Vous de mes petites remarques. Dimanche, jour qui précéda celui du couronnement, tout le monde alla voir les préparatifs qu'on

Tom. III. G fai-

faisoit pour cette grande solennité. Quoique peu rétabli de mon indisposition, un Ami me pria de sortir avec lui & me mena dans son carosse par tout ou il y avoit quelque chose à voir. J'eus de la peine à reconnoitre la place devant l'hotel de la ville par rapport aux échafauts qu'on y avoit dressés le long des maisons & une grande cuisine de bois qu'on y avoit élevée au milieu: Ce fut là ou l'on fit rotir un boeuf entier: Nous entrames pour le voir: Ce spectacle ne valoit pas la presse qu'il fallut essuier à cette occasion. La foule étoit par tout: nous vimes cependant dans l'Eglise le throne & les sièges qu'on y avoit préparé pour l'Empereur & pour les Electeurs, aussi bien que l'ornat ecclésiastique, que ces deux derniers Princes & les Prélats devoient mettre le lendemain à la cérémonie du couronnement: Tout cet ornat étoit superbe & d'un gout le plus recherché. Nous pensames de même de voir les bufets & les ornemens qu'on faisoit sur la grande salle de l'hôtel de ville, où l'Empereur & les deux Electeurs devoient manger après le couronnement; mais il nous fut impossible d'y gagner l'entrée sans nous exposer à une presse terrible.

Le

Le lendemain j'y vins avec la suite des Ambassadeurs & j'y vis tout achevé & rangé, sans que cela me couta la moindre peine. Les deux bufets de l'Empereur s'y distinguèrent d'une manière, qui répondoit à la dignité du Chef de l'Empire : l'un étoit de l'or fondu, & l'autre monroit des vases, dont la rareté & le travail surpassa encore le prix extrinseque, quoiqu'elles fussent parsemées de bijoux & de pierres précieuses. Les bufets des deux Electeurs furent aussi très riches & très brillans, Celui des Trèves, qui fut au milieu, eut le merite de l'invention & de la gentillesse : Celui de l'Ambassadeur de Saxe parut le plus beau & le plus uni, parceque toutes les pièces se rapportèrent les unes aux autres & furent d'un même travail, toutes surdorées & rangées d'une façon qui frappoit. Celui de l'Ambassadeur Palatin fit voir des pièces magnifiques, tant antiques que modernes : le dais étoit superbe & tout repondoit au gout galant de cet Ambassadeur. Celui de Hannover fut aussi, fort riche quoi qu'inférieur aux autres. Ne pensez pas que j'oublierai celui de Brandebourg, parceque je n'en fais point mention dans son rang : il

étoit le plus simple de tous; mais le seul nom de *Frédéric* rendoit tout respectable. Quelle gloire pour un Prince d'être grand dans les choses mêmes, où il ne se pique point de l'être. Cent mille hommes des troupes choisies, joint à un regne tout sage, tout glorieux, lui ont aquis le droit de se mettre au dessus d'un certain dehors, qui ne fait rien à la véritable grandeur.

Je passai à onze heures avec les suites des Ambassadeurs à l'hôtel Imperial & de là nous accompagnames l'Empereur à l'Eglise: la plupart de places y étoient de ja prises: je me jettai dans la première que le sort m'offrit, & il fallut me fourrer entre deux hommes, qui se tenoient moitié en l'air, moitié sur un banc, qui craquoit au moindre mouvement que nous fimes; enforte que je cragnis à tout moment de tomber avec mes compagnons sur un autre corps des gentilshommes, qui étoient devant nous & qui n'étoient pas mieux assurés de la solidité de leur terrain que nous: j'y vis la plupart des cérémonies; mais ne pouvant pas m'y soutenir plus long tems, je quittai enfin une place si perilleuse, & fendant la presse jusqu'à la place du thronc impérial, l'Officier des Suisses Saxons
éut

éut la politesse de me sauver de la foule ; j'y pouvois voir de près ce qui restoit encore de fonctions à faire.

Quel pompe ! quelle grandeur ! quelle Majesté ! L'Empereur y parut avec les Grands Officiers de sa cour, les grands Officiers héréditaires de l'Empire, les Ambassadeurs, & les deux Electeurs, précédés d'un grand nombre d'Evêques & de Prélats, les mitres sur la tête ; portant chacun relativement leurs enseignes. La chapelle en musique entonna, avec les trompettes & les tymbales, les hymnes usitées. L'Empereur d'un air véritablement grand & majestueux monta sur un prie Dieu, relevé de trois pieds, où l'on avoit mis pour lui une table & un fauteuil sous un dais magnifique. S. M. après avoir fait ses devotions devant l'autel, s'en retourna à sa place, on lui ota le colier de la toison d'or, & son habit électoral, après il se rapprocha de l'autel, où il fit le serment acoutumé de protéger l'église & l'empire, avec les orphelins, les veuves, & les pauvres : Il recût ensuite l'onction ; Là dessus il passa au Conclave pour être revetu des habits imperiaux : les Deputés de Nuremberg, depositaires de ces précieuses antiquités, firent ici leur fonction à

genoux. L'Empereur en sortant du conclave se remit aux pieds de l'autel, où l'Electeur de Cologne fit la prière sur le nouvel oint avec la benediction ordinaire. L'Empereur reçut ensuite l'épée nuë des Charles Magne, que l'Ambassadeur de Trèves lui presenta. Il recût aussi l'anneau avec le sceptre & la pomme imperiale. Toutes les prières, exhortations & benedictions qu'on fit à ces occasions ont été fort touchantes & énergiques. Chacun des Ambassadeurs eut dans ses mains un petit memoire par écrit, afin pour ne rien oublier aux fonctions qu'il avoit à faire.

Enfin l'Empereur fut couronné par les deux Electeurs & par l'Ambassadeur de Treves, qui lui mirent la couronne sur la tête tous les trois en meme tems. L'Electeur de Maïence ceda à cette occasion le droit du Sacre, c'est à dire la cérémonie de la consecration qui lui appartient, à l'Electeur de Cologne, pour laisser à ce digne Frere de nôtre auguste Monarque la joie la plus sensible qu'on peut concevoir dans une pareille circonstance. Il s'aquitta de cette religieuse fonction d'une manière que tous les assistans en furent attendris.

Le plus venerable de tous les viellards,
l'Electeur

l'Electeur de Maience, malgré son grand age, fit des efforts pour ne manquer à aucune de ses fonctions. Il y avoit vé- ritablement quelque chose de fort tou- chant dans ce spectacle : Enfin l'Em- pereur monta sur le throne, où l'Am- bassadeur de Saxe lui presenta l'épée nue de Charles Magne, avec laquelle S. M. frappa les épaules d'une trentaine de Seigneurs & Gentilshommes, qui furent de cette manière créés Chevaliers du S. Empire: ce fut le premier droit de Majesté que le nouveau Monarque a exercé selon la coutume.

Toutes les cérémonies à l'eglise étant finies S. M. s'en retourna sur un pont couvert de drap noir, bleu, jaune & blanc à l'hotel de ville: toute la Mar- che se fit à pied : l'Empereur étoit re- vetu de l'habit imperial, aiant la cou- ronne des Charles M. sur la tête, qui ne pésoit pas moins de quatorze livres. S. M. en ressentit le poids: le manteau, la robe, les sauteuils, enfin, tout le sa- cré ornat, enrichi d'or & de perles à l'antique, rendit encore la demarche de l'Empereur très embarassante. O qu'on se trompe, si l'on s'imagine que les cou- rones sont moins pesantes qu'un simple chapeau de berger.

Il arriva enfin au Rómer, sous l'acclamation générale d'un peuple innombrable, dont la presse ne laissa presque point de passage ouvert pour lui & pour sa suite: ses gardes eurent toutes les peines du monde pour réprimer cette foule horrible qui l'environna de tous cotés. Le drap sur le pont fut aussitôt donné au pillage.

Le reste suivra.

Chez Jean Frédéric Fleischer, Libraire de Francfort sur le Meyn, la feuille pour un sou.

LETTRES CURIEUSES.

Pour l'Année 1742.

Suite de la Lettre VII.

L'Empereur, après s'être un peu reposé dans une chambre destinée pour sa rétraite; il se rendit à la grande Salle & s'y mit à la fenêtre, pour voir les fonctions des archi Offices de l'Empire. S. M. n'y fut pas aperçû si tôt, que le peuple assemblé sur la place se mit à entonner de toutes ses forces le *Vivat Carolus*: il fit en meme tems un bruit & un vacarme terrible: il jetta les chapeaux en l'air, & ne cessa point de crier & de remouigner son allegresse, tant que l'Empereur se fit voir.

Le Comte de Pappenheim, se mit là-dessus à cheval pour continuer ses fonctions en qualité de Maréchal de l'Empire: son cheval étoit vif & fougeux, & comme il est parfaitement bon cavalier, il se jetta au gallop dans un grand monceau d'avoine, le passa comme à la nage, remplit sa mesure d'argent, la rasa avec un bâton, que le Quartier mê-

Tom. III.

H

tre

tre de l'Empire lui tendit, & la rémit après à son écuyer? surquoi l'avoine fut donnée au pillage.

L'Ambassadeur de Brandebourg, M^r. de Schvverin, fit la fonction du Chambellan héréditaire de l'Empire en la place du Prince de Hohezollern, qui étoit absent: il se mit à cheval & prit de l'eau avec un bassin, une aiquière d'argent & une serviette sur les bras. Cet Ambassadeur eut pour Assitant aux fonctions dans l'Eglise M^r. le Baron de Buseck, parent du Prince de Fulde. M^{rs}. les Comtes ont voulu s'opposer au choix de Mon^r. de Schvverin: ils prétendoient qu'il falloit un de leur rang, pour remplir la fonction d'un officier héréditaire de l'Empire; mais la Bulle d'or n'ayant rien décidé sur cet article là on n'y fit point d'attention. M^r. le Baron de Wachtendonck* premier Ambassadeur palatin fit après les fonctions du Truchsefs ou grand Senechal de l'Empire: Il monta à cheval, s'approcha de la cuisine & se fit couper un morceau du boeuf qu'on y avoit roté
tout

* Remarquez que le Comte de Zeil Wurzach, Truchsefs héréditaire de l'Empire, eût ici quelque dispute avec S. E. le Baron de Wachtendonck & que M^r. le Baron d'Ulner a fait les fonctions du Truchsefs, en portant le globe dans la cavalcade du palais imperial à l'église.

tout entier, qu'il apporta dans un plat d'argent avec une soucoupe sur la table de l'Empereur. Le boeuf fut après donné au pilage : un détachement de la garnison avoit bloqué la cuisine ; mais les bouchers s'en rendirent bientôt les maîtres, ils enfoncèrent les deux portes & emportèrent le boeuf avec la broche : comme cette action de valeur & d'adresse, fut jugée être faite hors de règles ; on dit, que ces braves gens en seront punis : Ce seroit bien mal distinguer le mérite.

Le Comte de Stolberg fit dans l'absence du Comte de Sinzendorf la fonction de l'Archi trésorier de l'Empire, dénommé à cette fin par la maison de Hanovre, pourvue provisionnellement de l'Office d'Architrésorier de l'Empire. Ce Seigneur après avoir été bien fatigué dans l'église à porter la couronne de la maison sur un couffin de velours devant l'Empereur, fut encore chargé de trois mille florins, dont le tiers étoit en or, pour les jeter entre la populace. Cette scéce fut la dernière sur la place, la plus

H 2

tumult

tumultueuse dans les yeux des spectateurs & la plus pénible pour le Comte de Stolberg : Ce Seigneur doux, gracieux, humain, representa la bonté même: on n'auroit pu choisir mieux pour dispenser les biens de la fortune. Il étoit à cheval; mais a peine fuit il un peu avancé, qu'il se vit de ja entouré d'une foule, dont il ne pouvoit fendre la presse : il jeta l'argent de tous cotés : O a vu cette occasion ce que peut AURI SACRA FAMES.

Le mouvement parmi une populace des plus serrées commença d'une manière terrible. Le Comte voulut avancer jusqu'à la place qui fut barrée ; mais on le tint si chaud & si pressé qu'il fut impossible de passer outre. Il eut beau prier de vouloir au moins le laisser retourner sans avoir les jambes rompues il n'en fut pas quitte aussi longtems qu'on lui crut encore de l'argent à la bourse. Enfin quelques Gardes lui firent regagner la porte du Romer où il descedit du cheval.

val. Louant Dieu de ce qu'il se sentoît encore sur ses pieds.

Après avoir collationé un peu, je me rendis avec quelques Amis à la grande Salle pour voir manger nôtre nouveau Souverain & les deux Electeurs, chacun à sa table. L'entrée y couta cher: quoique sous les auspices de quelques Dames, nous fîmes repoussés avec elles sur le grand escalier: ceux qui étoient proches de la porte tombèrent sur nous, & quoique nous fîmes des efforts pour soutenir nos Dames, nous nous sentîmes fort doucement couler en bas sur un corps d'hommes des plus ferrés, qui se remua de même sans se rompre, ainsi ce choq ne fit mal à personne: Les Dames n'en furent qu'un peu déquénouillées. Une voix imposante se fit entendre la haut & cria sans façon *place, place*. Une douzaine de flambeaux portés par des pages nous fit bientôt connoître que nous avions raison de céder. L'Imperatrice vint descendre avec le jeune Prince sons fils, les Princesses ses filles, les Princesses de Sulzbac & une
gran-

grande suite des Dames & Seigneurs. Nous crumes d'entrer ; mais on nous ferma de nouveau la grille au nés : plusieurs Messieurs de la troupe montrèrent leurs billers de loin , pour se faire ouvrir ; mais point de grace : On nous fit entendre que tout étoit plein là haut. Là dessus nous voulumes quitter prise & descendre , mais la garde nous pria poliment de nous donner un peu de patience , que Madame de Belle - Isle avec une grande suite , venoit de quitter la Salle & que nous entrerions après sans faute.

Cela se fit à l'instant. L'Ambassadrice Françoisé sortit & nous entrames dans la salle sans peine : Ce fut ici où l'on vit la Majesté de l'Empire briller dans son auguste Chef & dans ses principaux Souverains. On ne sauroit pousser la grandeur humaine plus loin : cette Salle renfermoit tout ce que l'idée de l'homme peut fournir de plus relevé & de plus brillant ; J'y trouvai quelque chose, qui approchoit de la peinture, qu'on me faisoit dans mon enfance touchant les demeures célestes ; je m'y vis confondu
avec

avec les plus grands & les plus petits : Valets, Gardes, Gentilshommes, Princes, Cordons, livrées, tout y fut pèle mèle : les grands y servoient aux grands & paroissoient petits devant le throne Imperial & de celui des deux Electeurs.

Au milieu de tant de magnificence & de grandeur, je ne laissai pas de lire dans les yeux de nôtre auguste Monarque qu'il en étoit fatigué à la fin. Il se retira vers les sept heures du soir, & je suis persuadé que le repos n'eût pas peu de douceur pour lui, après tant de cérémonies & de jouissances bruïantes. Il avoit tout lieu d'être content des temoignages de joie extraordinaires, que le public fit connoître sur son avènement au throne. Je veux en mon petit particulier tout le bien possible à ce digne Empereur, parce que je lui trouve veritablement de la grandeur & de l'humanité. Tout Empereur qu'il est, il pourroit me déplaire s'il étoit d'un autre caractère. Vous savez que le cœur garde ses droits & que la puissance ne lui impose rien : il méprise, il estime, il hait, il aime, selon ses propres sentimens; il n'y a que l'interêt & la bassesse qui puissent nous arracher des aveux contraires. Il ne coute pas tant à un grand

de

de se faire aimer: un seul mot, un clin d'oeil, un petit air gracieux produit un effet si heureux.

Je ne Vous dis rien des illuminations qu'on fit sur la fin d'une journée si memorable & parmi lesquelles les Arcades dressés sur la place devant l'autel du Marechal de Belle-Isle se distinguèrent. Comme on en aura des descriptions particulières, je vous les enverrai aussitôt qu'elles paroîtront. On se lasso à la fin de tant de spectacles & s'il n'y avoit pas un peu de burlesque entre mêlé on deviendroit sérieux à force de se rejouir! Un peu de patience Messieurs dit le Comedien & vous aurés, la petite pièce. Je suis

Le 6me de Février

1742.

Monsieur,

*Votre très humble & très
obéissant serviteur.*

Chez Jean Frédéric Fleischer, Libraire de Francfort sur le Meyn, la fenille pour un sou.

LETTRES CURIEUSES.

Pour l'Année 1742.

Ite nunc fortes ubi celsa magni
Duxit exempli via.

Claud.

Lettre VIII.

*Reflexions politiques sur la conduite des
François & le veritable intérêt de
l'Empire.*

MONSIEUR!

Cette ville se decharge à present de la foule des étrangers, qui a assisté au couronnement de l'Empereur. On ne fait pas encore quand celui de l'Imperatrice se fera. Plusieurs Grands, genés ici de différentes manières, ne trouvent plus à propos d'y rester plus long tems. Quelques uns y ont cherché de l'argent: belle illusion! Les habitans s'y attendoient de leur part. Les espèces sont fort rares dans cette ville, quoiqué tout y brille d'or & d'argent. Je ne comprends plus rien au train
Tom. III. I de

ce monde : la confusion regne par tout : un sot orgueil pousse les hommes aux plus hautes extravagances. Nous n'avons que peu de religion & nous voulons pourtant que le Ciel fasse des miracles en notre faveur ; car nous ne négligeons rien plus que l'application des moiens ordinaires, qui conduisent à une vie heureuse & tranquille ; mais trêve à la morale ; bien d'autres reflexions occupent aujourd'hui mon esprit.

Les facheuses nouvelles que nous avons eu depuis quelques semaines de la haute Autriche & de la Bavière causent ici toutes sortes de raisonnemens : On impute en partie les mauvais succès des armes Imperiaux aux troupes françoises & de ce qu'elles n'ont pas pu résister à un ennemi qui vint les attaquer en hyver, où ils étoient de pourvus de tout pour se maintenir ; mais ce sont là de ces jugemens téméraires qu'un zèle aveugle & malplacé nous fait faire au sujet de cette nation. Un homme raisonnable ne juge jamais sur les apparences : il ne décide jamais des actions, où il ne connoit pas les ressorts cachés qu'y donnent le mouvement.

On se défie mal à propos des François,
pen-

dant qu'on les voit si exacts à remplir tous leurs engagemens, quoiqu'il leur en coûte: Quand ils y trouvent leur intérêt, admirons leur prudence & leur bonne foi en même tems. A l'égard du tems passé, ils ont employé des artifices pour réussir en diverses entreprises; cela est vrai; mais la finesse est permise en bonne politique, pourvu qu'il n'y ait point de tromperie. Un bon joueur cache son jeu, juge celui de l'autre, lache à propos, surprend un matador & tire souvent codille: on loue son adresse, on l'admire, & personne ne s'avise de dire qu'il ait joué faux.

J'ai fait une remarque touchant le caractère de cette nation: Ceux qui y sont des honêtes gens le sont bien, & surpassent même en bonté, en générosité & en vertu les autres nations; mais ceux qui y sont fourbes le sont bien aussi: ils font entrer tant de souplesse, de mérite & d'esprit dans leurs manières, qu'on en est dupé de la meilleure grace du monde.

Ceux qui accusent les François d'être portés à la cruauté ne savent rien de leur caractère: c'est la nation du monde qui naturellement y a le moins de penchant

chant quoiqu'elle soit d'ailleurs la moins timide.

Le dessein de Charles IX. de massacrer dans une nuit tous les Huguenots eut quelquechose de si barbare, que toute la nation en conçut de l'horreur. De Thou, un des leurs meilleurs historiens, en parle avec une si grande detestation qu'il souhaita de pouvoir raïer pour jamais cette affreuse journée de la memoire des hommes :

*Excidat ille dies avo, nec postera credant
Secula, nos certe taceamus &c.*

Charles IX. étoit le Neron de la France; mais son successeur Henri IV. en fut les delices & l'honneur. Honete homme autant que grand Prince, on ne lui impute aucune action lache & indigne d'un Roi.

Il est vrai que le ministère des deux Cardinaux, qui suivit son regne, fut un peu équivoque : Ces deux grands hommes se sentoient trop d'esprit & de suffisance pour s'arrêter aux maximes ordinaires : ils ébauchèrent des vastes projets, & ils eurent encore le courage de les entreprendre. Ils mirent à profit toutes les fautes de leurs voisins : ils eurent leurs émissaires par tout : la ruse,

la

la force & l'argent furent employés tour à tour La France se vit alors supérieure en conseil, en habiles gens, en troupes & en espèces: grands subsides pour executer de grands desseins. La plupart des cours en Europe furent brouillées ensemble. On ne peut pas nier que la cour de France n'y joua finement & que sous pretexte de mediation, ou d'alliance, elle ne sut les brouiller d'avantage: elle soutint un usurpateur en Angleterre, & donna en même tems la protection au jeune Prince Charles, au quel on inspira tous les sentimens qui furent favorables à la France & nuisibles au pays dont il alloit devenir le Roi. Elle derangea les desseins du Prince d'Orange en Hollande, en lui opposant le parti de Jean de Witt: elle fomenta avec adresse la guerre dans le Nord, & souleva la Hongrie contre l'Empereur; elle y protégea les Protestans aussi bien qu'en Allemagne, où les dissensions continuelles affoiblirent les forces de l'Empire & aggrandirent celles de la France. L'Empereur n'y gagna rien & devint si petit, que, sans le secours des Polonois, des Saxons & des Bavaurois, le Turc l'auroit chassé de ses pays hereditaires. La mort

de Charles II. Roi d'Espagne, survint; & c'étoit là la grande époque, qui devoit décider de la prédomination entre les deux maisons rivales de Bourbon & d'Autriche. Une guerre, funeste aux deux parties, s'ensuivit. La mort de l'Empereur Joseph I. donna enfin la couronne d'Espagne à Philippes & celles de l'Empire à Charles VI. seul héritier de tous les pays de la maison d'Autriche. La dessus la paix fut faite; On y trouva la balance qu'on jugea nécessaire pour le repos de l'Europe; mais ce dernier Monarque mourut & ne laissa que deux filles, auxquelles la sanction pragmatique garantit la succession: foible garantie! qui expira aussitot que l'Empereur. Le droit du tiers réservé; on ne pensa qu'à le sauver.

La France, liée par des obligations solides à la maison de Bavière, se déclara en faveur de ses prétensions. Voilà la crise où nous sommes, où la France agit conformément à ses engagements & ne nous laisse plus rien à craindre de sa part. Le grand objet de sa jalousie cesse; la puissance de la maison d'Autriche affoiblie & partagée, elle ne cherche plus qu'à vivre en paix avec nous: Nous
avons

avons un Empereur sur le throne , qui n'entrainera plus l'Allemagne dans des guerres particulières , pour conserver les états hors de l'Empire : temoins les Empereurs de la maison d'Autriche; plus en peine de se soutenir dans la possession de leurs Roiaumes & pays hereditaires , que de procurer la paix & la prospérité à l'Empire. La guerre contre Frederic Comte palatin, élu Roi de Boheme: celle contre les Turcs & les Hongrois : celle contre la France , touchant la succession d'Espagne; sur tout , la derniere pour conserver à la grande Duchesse de Toscane toute la force Autrichienne, moienant la sanction pragmatique ; enfin , toutes ces differentes guerres coutèrent bien cher à l'Empire & n'eurent point d'autre but que l'unique intêret de la maison d'Autriche: Guerres qui se firent aux depens de l'Empire , qui y fournit des troupes & de l'argent ; & qui perdit encore de ses provinces, pour gagner la paix. Voilà le fruit qui revint à l'Empire de la grande puissance des Empereurs Autrichiens.

On a eu l'adresse pour nous faire accroire , qu'il nous falloit un Empereur dont la puissance fut égale à celle de la

maison de Bourbon , pour entretenir de cette manière la balance dans l'Europe. Prétexte frivole, supposition des plus erronées , qui a berné depuis long - tems l'esprit de nos Politiques. Architecte jamais rien n'a inventé de plus chimerique & de plus contraire au véritable intérêt de l'Empire. Le sage qui à ébauché les premiers rudimens de notre heureux sisteme , a mis là véritable grandeur de l'Empereur dans l'union des vastes états de l'Empire ; & nullement dans sa propre puissance. La Bulle d'or , qui a donné une forme constante à la face de l'Empire , & dont les loix nous auroient rendu le peuple du monde le plus heureux , si elles avoient été toujours suivies , ne dit rien de ces étranges maximes , qu'on n'a véritablement inventées que pour faire la cour à la maison d'Autriche : elle ne dit pas un mot , que les Electeurs devroient choisir un Chef à l'Empire , qui soit par rapport à ses propres roiaumes & provinces un des plus puissans Monarques dans l'Europe : bien au contraire elle porte au Chap. II. que les Electeurs, fortifiés du secours du saint esprit, eussent

sent à élire pour Roi des Romains & futur Empereur un homme *juste, bon & utile* : Voilà les qualités essentielles que nos loix fondamentales demandent dans un sujet qui doit être dignement élu Empereur.

Celui qui a inventé la balance de l'Europe a été sans doute un homme fort mécanique, pour avoir su peser toute la superficie de notre Globe. Belle méthode d'asseurer la tranquillité en Europe. Comme si chaque état en particulier s'embarassoit de cette balance générale ? l'intérêt seul est le grand mobile qui fait agir les hommes. Si un Grand attaque un de ses voisins, moins grand que lui, les voisins de celui-ci l'assisteront : peu en peine si la balance de l'Europe y sort de son équilibre ou non : les perils les plus proches leur feront prendre parti. Si la France veut s'amuser aux fantaisies d'une Monarchie universelle, l'Empire seul seroit capable de les réduire au Don Quichotisme, pourvu qu'il soit uni.

Mais j'entens ici Vos plaintes : l'union entre les Etats de l'Empire, dites Vous, seroit elle bien à espérer ? O honte du sang german ! qui voudroit en douter

quand il s'agit de leur conservation en general & que leurs differens interêts seront réunis dans une même cause: semblables à des citoiens, qui plaident leurs causes particulières devant le juge & qui ne se voient pas sitôt attaqués d'un ennemi commun, qu'ils laissent là leurs propres querelles & se jettent sur lui. L'Empire s'est conservé depuis si long tems, malgré toutes les mesintelligences & disputes qui partageoient si souvent ses membres & malgré tous les perils, où ils se virent exposés si souvent d'être engloutis par une des deux puissances rivales également à craindre pour eux. Non, jugeons mieux du caractère teuton de nos compatriotes: nos dissensions privées ne nous empecheront pas d'être unis, quand il s'agit de la seureté publique: nous ne serons, s'il plait à Dieu, jamais si aveugles, de recourir à un tribunal étranger, pour vuidier nos querelles: les fraix du procès nous couteroient trop. &c. L'Empereur avec la Diète sera nôtre Juge competent, & pour les affaires civiles nous avons deux cours de justice établies chez nous. Dieu veuille que l'esprit de justice & d'équité y préside à jamais. Tout ira bien. Les affaires de religion,
qui

qui ont causés cidevant tant de troubles dans l'Empire se pourront ajuster peu à peu. Le christianisme, grace au Ciel, est devenu plus raisonnable depuis qu'on a vu que l'esprit de Sectes à fait tant de tort au repos public & plus encore à la religion même, dont la simplicité & la droiture souffrent infiniment par les guerres savantes de nos ecclesiastiques.

Voila le veritable interêt de l'Empire, où notre Auguste Monarque, qui occupe aujourd'hui si dignement le thron imperial, saura maintenir nos droits, nôtre liberté & la tranquillité publique.

Allié de la France nous ne verrons plus exposées nos belles provinces du Rhin au triste sort de la guerre, la France n'aura plus sujet pour attaquer l'Empire, à cause des disputes qui regardent l'Empereur. La seureté des membres sera celui du Chef: ses états, situés au milieu de l'Allemagne, profiteront de la prosperité des états voisins, & ceux ci jouiront réciproquement des avantages & de la protection des états de l'Empereur. Comme ce Monarque n'a point de roïaumes & de terres hors de l'Empire qui ont un autre gouvernement & un autre interêt, son application, ses soins
&

& ses forces n'en seront point distraites : Il s'occupera uniquement de rendre heureux les peuples qui se sont fiés à son regne. Son plus grand intérêt sera la conservation de l'Empire ; & le plus grand intérêt de l'Empire sera la conservation d'un Chef, qui fait remplir tout ce qui se rapporte au maintien de notre système.

Il me semble , que voilà des argumens les plus naturels & les moins recherchés, pour applaudir à l'heureuse élection de nôtre tres digne & tres auguste Monarque , Monarque qui sera toujours assés puissant pour proteger l'Empire , quand même il n'aura qu'une partie de ces pais Autrichiens qu'il pretend à juste titre.

On vient de distribuer ici une pièce en allemand, qui a pour titre. *Encouragement patriotique aux Etats de l'Empire, particulièrement aux Electeurs, pour assister l'Empereur avec des forces unies, contre l'invasion des trouppes de la grande Duchesse de Toscane en Bavière.*

L'auteur y montre en abrégé , quoique d'un stile juridique , le droit
de

de la maison de Bavière pour succéder dans la plupart des terres Autrichiennes par rapport au droit de primogéniture competent aux femmes. Ce droit là est fort raisonnable. Jamais Pere ne voudra, que sa propre descendance feminine soit exclue d'un droit de succession, en faveur de la descendance feminine d'un de ses freres, ou parens, au défaut des héritiers males. Rien de plus naturel. Il me semble qu'on pourroit bien décider une question de cette nature, sans se brouiller avec tant de canons, & sans avoir besoin d'écrire là dessus tant de differens traités.

L'auteur en question prouve-que la possession de la Grande Duchesse de Toscane, & la force avec la quelle elle resservoit les états Autrichiens aux héritiers légitimes, n'est pas une véritable possession & que la force qu'on emploie de l'autre coté, pour en prendre possession, n'est pas proprement une guerre; mais que Sa Maj. Imp. y enroit comme dans ses propres pays & nullement comme on invade la terre
d'un

„d'un ennemi. La Grande Duchesse ne
 „sauroit donc alleguer à son avantage,
 „ce que d'ailleurs la raison & le droit
 „de la guerre permêt à deux puissances
 „ennemies. Dans ce cas là, continue l'au-
 „teur, il est permis de mettre son enne-
 „mi hors d'état de pouvoir plus nuire,
 „& par consequent, de s'emparer de ses
 „terres, quoi qu'elles ne soient pas en
 „compromis; afin pour affoiblir ses forces.
 „Que personne, à moins que d'être fort
 „prevenue, attribuera de pareiles com-
 „petences à la cour de Vienne; mais que
 „bien au contraire, la Grande Duchesse
 „ait encourue les peines portées par
 „les loix de l'Empire contre les infrac-
 „teurs de la paix, aiant été la premiè-
 „re, qui ait commencé des hostilités non
 „permises & alumé la guerre au centre
 „de l'Empire.

Que dites Vous, Monsieur, de cette
 fuite de raisonnemens? Vous voiez à
 quel point se pousse aujourd'hui la scien-
 ce de Justinieu. Dieu conserve à nôtre
 re Empereur une santé inalterable, un
 bon Conseil, des amis intégres & des
 sujets fideles. Comme il possède en
 lui

lui toutes les qualites supremes , qui forment und Grand Monarque & qui promettent un regne sage & heureux, il me semble que je fais là des voeux pour Lui, qui ne font pas de peu consequence.

La cour de Vienne s'est brouillée avec celle de Mayence sur un petit poinr de ceremoniel , où l'une accuse l'autre d'avoir manqué : il ne s'agit que d'un enveloppe qu'on n'a pas mise une lettre adressée à la Reine d'Hongrie : Cette cour là ne peut pas quitter encore ses airs Imperiaux & Autrichiens.

On dit que nous aurons ici un congrés de pacification , & que la diète de l'Empire , aussi bien , que le conseil Aulique , seront ouverts ici après Paques : Quoiqu'il en arrive Je serai obligé de m'en retourner chez moi en six semaines : je languis de révoir mes petits montons & de jouir pour un tems du doux repos de la compagnie , après avoir assisté ici au plus grands spectacles du monde , & fait un recueil nouveau de matières
pour

80 LETTRES CURIEUSES.

pour entretenir mon esprit oisif dans la
rétraite. Je serai tant que Dieu veut,
que j'existe

Le 27me de Fevr.

1742.

Monsieur.

*Votre très humble & très
obéissant serviteur.*

*Chez Jean Frédéric Fleischer, Libraire
de Francfort sur le Meyn, la feuille
pour un son.*

LETTRES CURIEUSES.

Pour l'Année 1742.

Dea certè.
An Phœbi Soror, an Nympharum sanguinis una ?
fit felix.

Virgil. Aeneid.

Lettre IX.

Le couronnement de l'Impératrice.

MONSIEUR!

APrès avoir vu le couronnement de l'Empereur, j'ai cru que je ne verrois plus rien qui y puisse approcher; mais je ne pensois pas qu'il falloit encore des Dames pour rendre un beau spectacle accompli. Il n'y a ni pompe, ni fête, ni plaisir dans le monde sans cette digne moitié du genre humain. J'eus occasion de faire cette remarque au sujet de la cérémonie du couronnement de l'Impératrice, qui se fit ici le 8me de ce mois. Il n'y avoit plus

Tom. III.

K certè

Cette foule d'étrangers , qui affista au couronnement de l'Empereur : il s'en faut même beaucoup : on pouvoit passer les rues sans peine , le grand nombre de carosses n'en boucha plus le passage , mais cela n'empêcha pas , que la cour Impériale ne fut très brillante & très superbe.

Le tems tarda de se mettre au beau : il n'y eut depuis quelques semaines que des neiges , des vents & des pluies ; mais le jour destiné au couronnement de l'Imperatrice ne parut pas sitôt , que le soleil annonça le plus beau jour du monde. Ne diroit on pas que le Ciel eut égard à une si grande solennité , ou qu'il y ait à la cour Imperiale quelque bon Astrologue , qui sût prédire les changemens de la saison.

J'allai le matin sur les dix heures avec notre Ambassadeur au palais Imperial : L'Electeur de Cologne avec les premiers Ambassadeurs de deux Electeurs ecclesiastiques absens , s'étoient deja rendus à l'Eglise : de même que les Prélats & les Chanoines , qui devoient assister à la fonction du couronnement : Les Princes Abbés de Fulde & de Kempten se rendirent de là à la cour Imperiale , chacun dans un carosse magnifique à
six

six chevaux & précédés d'un bon nombre de Gentilshommes & des Seigneurs; mais ils ne furent point suivis de leurs gardes du Corps. L'un apporta en qualité de Chancelier de l'Imperatrice, la couronne, & l'autre en celle de son Maréchal le sceptre & le globe.

La Proceſſion de la maison Imperiale à l'Eglise se fit à peu près de la même manière qu'au couronnement de l'Empereur. On y remarqua un grand nombre de Gentilshommes & de Seigneurs, qui firent voir une richesse singulière dans les habits: ils alloient tous pêle mêle, à l'exception des Comtes de l'Empire, qui formèrent un corps à part. Les cinq Ambassadeurs des Electeurs Seculiers, qui suivoient chacun dans un carrosse à six chevaux, furent précédés des trompettes, des tymbales & des trois herauts de l'Empereur. Le Baron de Buseck parut après à cheval comme substitut du Chambellan héréditaire avec le sceptre à la main. Il avoit à sa droite le Comte de Wurzach, qui porta le globe en qualité de Sénéchal héréditaire de l'Empire: droit, qui s'étoit vindiqué à cette occasion avec tout l'honneur possible: à sa gauche étoit le Comte de Stolberg, qui porta la couronne

en qualité de thésorier héréditaire préfontif; Vous sçavez qu'il n'y a rien de décidé encore sur cet office de l'Empire, où la maison électorale de Hannovre s'est mise en possession & qu'elle pourra bien garder selon toutes les apparences. Le Comte de Pappenheim, suivit seul, & porta l'épée nue; il étoit monté à son ordinaire, c'est à dire le mieux du monde. Ce Seigneur a je ne sais quelle grace dans sa fonction de Marechal de l'Empire, & il est impossible de trouver dans un homme plus de cet air grand & male qui convient si bien à cette charge. Il précéda immédiatement l'Empereur. Ce Monarque étoit dans son carosse de cérémonie qui est des plus superbes, attelé de six chevaux, couleur de chatain, les plus beaux qu'on puisse voir. Sa Majesté avoit la couronne de la maison sur sa tête: son manteau étoit d'une étoffe d'or & tout son air imprimoit autant de respect que d'amour. On vit après l'Impératrice dans un carosse, dont la beauté & le goût surpassa encore la richesse: il étoit de velours bleumourant figuré, brodé d'or & artistement travaillé: trainé par six chevaux des plus choisis, couleur isabelle, aux harnois surdorés & couverts
de

de velours bleumourant : cet équipage fit un effet admirable. L'Imperatrice, dont la Phisionomie heureuse marquoit autant la Majesté de sa naissance, que la bonté & la grandeur de son ame, étoit revetue d'un drap d'argent à bouquets de couleur garni de diamans. Les trois Princesses qui lui portèrent la robe occupèrent le troisieme carosse. Les graces, & la beauté y furent réunies à la naissance. La première étoit la Princesse Fernandine de Bavière : la seconde la Princesse Palatine Epouse du Prince Clement de Bavière, & la troisieme la Princesse Palatine, Epouse du Prince de Sulzbach. La grande Maitresse de l'Imperatrice & les autres Dames de sa cour, se trouvèrent dans les carosses qui suivoient. Un accident arreta un peu la marche : Les chevaux, qui étoient devant le carosse de l'Empereur, paroissoient tous fiers & enorgueillis de cette distinction : ils firent tant de corbettes & de mouvemens qu'ils rompirent quelque chose à l'équipage : un palfrenier du Marechal de Belle Isle y accourut ; mais il eut d'abord le malheur d'être frappé d'un coup de cheval qu'il reçut sur la poitrine. Notre tres gracieux Empereur ne vit pas sitôt cet hom-

me dessous les pieds des chevaux, qu'il fit éclater un empressement des plus tendres pour le sauver: il le fit transporter dans la première maison voisine, il ordonna qu'on en prit tous les soins possibles & qu'on fit venir les meilleurs chirurgiens de la ville sans rien épargner; il donna même de l'argent à un de ses gens pour soulager un homme qui s'étoit blessé pour son service; enfin, il fit connoître publiquement qu'il avoit le coeur aussi grand & bon que sa condition étoit eminente & élevée par dessus toutes les autres.

Le sort m'assigna cette fois une des meilleures places dans l'Eglise. J'étois à coté du Throne: qui étoit à la droite de l'Autel. L'Empereur y fut conduit aussitôt qu'il vint dans l'Eglise. L'Imperatrice se mit sur un prie Dieu, élevé au milieu, vis à vis de l'hôtel: Les trois Princesses qui lui portèrent le manteau imperial furent derrière elle. L'Electeur de Cologne se trouva assis sous un dais magnifique à l'autre coté de l'hôtel. Après la célébration de la grande Messe, qui fût chantée en musique, l'Empereur envoya à l'Electeur de Cologne pour le prier de vouloir couronner l'Imperatrice. L'Electeur y pro-
non.

nonça le fiat. L'Imperatrice s'approcha là dessus de l'autel, s'y mit à genoux & baissa profondement la tête, pendant qu'on chanta la Litanie. Elle reçut après l'Onction au bras droit & entre les épaules, par les mains de l'Electeur de Cologne & se retira ensuite dans la sacristie, pour y recevoir l'absterfion: elle reparut aussitôt devant l'autel, s'agenouilla derechef & fut couronnée par l'Electeur de Cologne: Les paroles qui furent prononcées à cette occasion en latin sont fort énergiques & d'un grand sens: *Récévez* lui dit l'Electeur *la couronne de la gloire pour vous faire souvenir que vous êtes devenue Co-Regente, pour protéger le peuple de Dieu; & que vous devez vous humilier en Christ, notre Seigneur, à mesure que Vous êtes élevée.*

L'Abbé de Fulde & celui de Kempfen la menèrent ensuite au thron Imperial, où Elle prit place à coté de l'Empereur, pendant qu'on fit continuer la Messe, où l'on distingua des voix qui enchanterent les auditeurs par leur delicateffe. L'Imperatrice se rapprocha après de nouveau de l'hôtel où Elle fit ses offrandes. Elle y retourna pour la dernière fois comme on chanta
les

les paroles: *Domine, non sum digna*, qui veut dire: *Seigneur, je ne suis pas digne*, & y reçut l'absolution & la communion *sub utraque*. Le Serenissime Consecrateur entonna là dessus la *Te Deum* & finit ainsi cette auguste cérémonie.

L'Empereur & l'Imperatrice avec leur brillante suite s'en retournèrent de l'Eglise à pied pour se rendre à la maison de ville: ils marchèrent sous un dais que 8. Senateurs de la ville eurent l'honneur de porter, sur un pont de planches, qui fut donné au pillage avec le drap dont il étoit couvert.

Quel spectacle, quelle affreuse confusion! c'étoit à peine & par une résistance des plus vigoureuses, que l'Empereur & l'Imperatrice gagnèrent la maison de ville: la populace se jetta avec furie sur le drap qui couvrit le pont: on y hazarda la vie, comme s'il y avoit des millions à gagner. Une des Princesses se sentant tirée en arrière par la queue trainante de sa robe, quoique portée par un page, fut obligée de la prendre sur le bras: car il y eut des téméraires, qui se glissoient entre les pieds de la garde & qui coupoient sans façon tout ce qui étoit coupable.

Quel-

Quelques bons moines de la suite des Prelats tombèrent entre les mains de cette furieuse populace, & comme les hallebardiers s'échauffèrent enfin d'être insultés de tous cotés, ils se mirent en defense & frappèrent à droit & à gauche sans distinction. Les pauvres ecclésiastiques aussi bien que quelques Officiers de la bourgeoisie, qui y faisoient la garde, en eurent en passant leur part. Après que le drap fut conqueté de cette manière, on se prit aussi au pont, qui fut levé dans un moment. On peut nommer ce spectacle horriblement beau: C'étoit comme une rivière gelée dont la glace se romp tout d'un coup; ou comme une mer agitée, où plusieurs navires ont fait naufrage & dont les débris, poussés par des flots impetueux, se jettent au rivage.

On fit en même tems couler du vin au peuple: Cette cérémonie là se fit en assez bon ordre, parcequ'on y avoit mis une garde; mais du reste il y avoit du brouillamini par tout. Je ne sai quel diable de brêteur se méla ce jour là de la fête: On ne vit presque par tout que des querelles & des coups. Ceux qui n'ont jamais vu de bataille y virent quelque chose de fort approchant: le com-
bat

sup

bat se donna tantot sur l'aile gauche, tantot à l'aile droite, tantot on vit tout le corps de bataille en mouvement: Ce n'étoit pas pure raillerie, on y vit couler du sang, & il y eut à craindre que quelques braves resteroient sur le champ; mais Dieu merci, tout se borna aux coups de batons & des mousquets, aux écratignures, & à quelques bras & jambes cassées de près.

Après avoir donné à ce spectacle tumultueux une bonne demie heure, je me rendis à la grande salle de la maison de ville, où je vis le plus charmant banquet du monde: l'Empereur y mangea en public avec l'Imperatrice servi des Comtes de l'Empire. Le Prince George de Darmstadt fit le Maître tranchant: il s'en acquitta de si bonne grace que tout le monde en fut charmé: C'est un des plus beaux Princes que vous puissiez voir, digne descendance d'une des plus illustres maisons de l'Europe.

Je remarquai avec plaisir que les Grands & les petits temoignèrent une satisfaction parfaite de voir un Prince & une Princesse sur le Tronc de l'Empire dont les vertus y donnent un nouveau relief, & qui savent si bien ce
que

que c'est que de regner & de se faire aimer. Je cherchois long tems, mais envain, la distinction, qui devoit être, selon la Bulle d'or entre les deux places de l'Empereur & de l'Imperatrice: je ne voiois pas, que nôtre auguste Imperatrice fut assise à trois degrés plus bas: * Charmé de cette sage negligence des mœurs antiques, qui choquent la politesse & la dignité Imperiale, je fis des voeux secrets, que les autres loix, qui con-

tri-

* Le nouvel interprète de la Bulle d'Or, dont je vous ai parlé dans une des mes lettres, ajouta ici la reflexion suivante: Ce ceremoniel est tout à fait contre les mœurs des peuples Europeens: On fait toujours honneur aux Dames, vu qu'elles n'ont point d'autre rang, que celui que nous leur donnons. On regarde ici l'Imperatrice comme une sujette de l'Empereur son Maître, & dans cette vue on la fait assise à trois degrés plus bas: sans réfléchir qu'elle a reçu l'onction & la couronne; mais, disent nos Jurisconsultes, l'Empereur représente ici toute la Majesté de l'Empire romain & le Chef de la Chrétienté, par consequent il faut mettre l'Imperatrice de trois degrés plus bas: belle conclusion! Comme si le beau sexe ne faisoit pas la moitié de l'Empire & de la Chrétienté.

tribuent réellement au bien de l'Empereur & de l'Empire, fussent tant plus religieusement observées.

A coté droit de la table Imperiale on vit celle de deux Princes Abbés de Fulde & de Kempten. Un profond respect m'arrêta devant deux Prélats qui font une figure si considérable parmi les souverains de l'Empire & que l'âge avoit achevé de rendre venerables.

Mélé avec une petite troupe de Demoiselles fort aimables, je me sentis tirer à l'autre table, qui étoit vis à vis, à gauche de celle de l'Empereur; nous n'y pouvions être que fort serrés, à cause du grand nombre de spectateurs qui environnoient cette table: Les trois Princesses, dont j'ai déjà parlé s'y firent admirer: sans fard, sans affectation, on y vit le vrai sang germain, issu des plus illustres maisons de l'Europe. Les jeunes Dames, que j'avois avec moi en furent éblouies: rien n'échappa ici à leur attention: leurs yeux examinèrent tout: peut-être aussi qu'elles souffrirent un peu de voir ces Princesses, là si belles & si aimables: la seule naissance les auroit du distinguer: c'est toujours une modestie dans le beau sexe de penser de cette manière. Je trouvai la physionomie

mie.

mie de ces illustres Princesses fort spirituelle, & je me trompe fort, si elles n'ont pas autant de sentiments que de vivacité & de gentillesse: peu prevenu en faveur d'une haute naissance, j'attribuois tout à un bon naturel & à une heureuse éducation.

Nous vinmes enfin à une table qui étoit au milieu de la salle, où il y avoit les premiers Ambassadeurs électoraux: savoir le Comte d'Elz: le Comte d'Ingelheim: le Comte de Hohezollern: le Comte de Koenigsfeld: le Comte de Schoenberg: Monsieur de Schvverin: le Baron de Wachtendonk & Monsieur de Münchhaufe. Tous Seigneurs d'une naissance & d'un mérite distingué.

En sortant nous vîmes, dans une loge *spem futura salutis*. Je veux dire le Prince roial de nôtre auguste Monarque: Prince doux, aimable, spirituel, qui promet tout ce qu'on peut attendre d'un digne fils du premier Monarque des Chrétiens.

Vous

Vous dirés que je suis aujourd'hui en bonne humeur de louer : il est vrai ; mais il me semble aussi que j'en ai raison : On ne voit pas tous les jours tant des personnes illustres, qui sont dignes d'éloges. Je suis.

Le 27^{me} de Fevr.

1742.

Monsieur,

*Votre très humble & très
obéissant serviteur.*

Entre plusieurs fautes d'impression dont ces lettres sont toujours pleines, il y en a dans les deux dernières, que nous prions les Lecteurs de vouloir corriger. La première se trouve dans la lettre VII. p. 60. ligne 10. où il faut lire : *mais plusieurs de ces Messieurs*, au lieu de : *mais ces Messieurs*. L'autre se trouve dans la lettre VIII, p. 72. ligne 6. où l'on a ajouté le mot : *Architecte*, qui ne dit rien de tout ; & on y a omis le mot

mot *été* qui forme le sens : *jamais rien n'a été inventé*. L'erreur qu'on à remarqué en premier lieu est de consequence; comme il y a de fort honetes gens dans la cavallerie de cette ville, qui ont été fort indignés de l'action basse, que commirent leurs compagnons au jour du couronnement de l'Empereur on est bien aise de leur faire justice par ce petit avertissement. Il y a encore beaucoup d'autres fautes, sur tout dans la dernière feuille, qu'un Lecteur judicieux pourra facilement redresser. Les Auteurs de ces lettres ne sont pas du reste responsables des fautes qui se commettent dans l'imprimerie.

Chez Jean Frédéric Fleischer, Libraire de Francfort sur le Meyn, la feuille pour un sou.

LETTRES CURIEUSES.

Pour l'Année 1742.

Regem non faciunt optes,
Non vestis Tyriæ color,
Non frontis nota regis,
Non auro nitida trabes.
Rex est, qui posuit metus
Et diti mala pectoris:
Quem non ambitio impotens
Et nunquam stabilis favor
Vulgi præcipitis movet.

Sen. Trag.

Lettre X.

*Idee d'un bon gouvernement sur les
desseins d'un grand Prince:*

MONSIEUR!

JE ne m'étonne pas qu'on ait pu Vous
rendre suspect le caractère d'un des
plus grands Princes qui soit au monde. Une vertu éminente n'est guere à
la portée des hommes ordinaires: elle a
du sublime: elle passe les idées communes:
elle brusque l'usage, qui sous le

Tom. III.

L

titre

titre de la mode tyrannise le genre humain.

Nôtre Prince, éclairé par ses propres lumières, ne peut rien souffrir de chimerique: il méprise avec raison les maximes qui n'ont d'autre principe qu'une imitation folle & ridicule. Jaloux de sa grandeur & de l'honneur de sa nation, il ne veut point qu'on imite chez lui un peuple étranger: Sottise, qui fait passer bien de l'argent hors du pais, & qui contribue mal à propos à enrichir les voisins. Solide en tout, il n'admet d'autre loi, que celle de Dieu & de la nature: loi qui est simple & qui tend à faire tous les hommes heureux.

Une sage Oeconomie est le fondement de sa grandeur. Il vit en Roi, sans excès, sans desordre: Ses dépenses sont comme ces pluies fertiles, qui arrosent les campagnes. Tout le pays en profite: Tant de milliers d'hommes, tant de soldats, tant de domestiques qui sont nourris & vêtus à ses depens, font un mouvement considerable dans les boutiques des marchands & des artisans: une consommation produit l'autre: le commerce fleurit, l'argent roule, cette circulation augmente les rentes publiques & la richesse de l'état.

Les pensions que notre Prince don-
ne

ne aux Grands de sa cour ne sont pas véritablement à proportion de leur rang & de leur dépense; mais elles sont toujours assez considérables pour récompenser largement les services qu'ils rendent à leur Souverain. Il leur confère les premières charges de sa cour, pour leur fournir l'occasion de faire honneur à leur naissance & à leur bien, autant que pour distinguer leur mérite: Il partage avec eux sa magnificence & ses plaisirs, pour goûter avec plus de bien-séance les douceurs de la société. Ce sont là les prérogatives de la noblesse qu'un Prince avisé saura lui conserver avec prudence: mais comme la vertu est la noblesse du Ciel, notre Prince lui rend justice préférablement à tous les titres de la naissance: c'est ici, où il se plaît de récompenser le vrai mérite & de l'ennoblir encore d'avantage par la haute estime qu'il en a & qu'il fait connoître en toutes les occasions.

Ceux qui sont dans les charges civiles & dans les collèges sont tous bien payés & bien entretenus; mais il faut que chacun, soit grand ou petit, mesure ses dépenses à proportion de son revenu.

Combien y a-t'il des Seigneurs opulens & riches, qui à force des dé-

penſes exceſſives ſe voient enfin reduits aux plus honteuſes baſſeſſes, qui ſe chaſſent continuellement pour avoir de quoi ſoutenir leur grand train; & qui pourroient ſouvent ſe ſouſtraire à bien de mortifiantes reflexions, en ſe debaſſant d'un équipage inutile, ou de quelques domeſtiques de trop. Notre Prince aime la magnificence, autant qu'elle convient à un grand Souverain, qui par pluſieurs raiſons eſt obligé de garder un extérieur brillant & riche; mais ſa prudence y fait mettre des bornes. La plus belle figure, dit-il, qu'un Prince puiſſe faire, c'eſt quand ſes ſujets ſont bien vetus & bien logés & quand ſa cauiſe ne manque jamais d'argent.

Ce que l'oeconomie eſt à la cour, la police l'eſt dans la vie commune: c'eſt l'ame de la proſperité publique. Nôtre Prince veut qu'elle ſoit obſervée en tout, & que le bon ordre règne auſſi bien dans l'état militaire que dans l'état civil & eccleſiaſtique.

La bonne diſcipline qui eſt entre ſes troupes rend le Soldat auſſi poli qu'utile. Vous voiez chez nous un corps de guerriers choiſis, qui ſont reſpecter la puiſſance, & qui ſervent en même tems au repos & à la ſeûreté de l'état. Rare exemple dans le monde que des hommes

més destinés aux travaux de la guerre, à manier les armes, à combattre & à verser du sang dans le besoin, soient des hommes doux, humains, justes & vertueux: c'est l'application de notre Prince, qui les a rendu tels. Etre Soldat, dit il, c'est être homme d'honneur, c'est d'être en quelques manières du métier de son Prince, qui est le Chef de ses troupes: l'honneur étant le principal motif & le but du service militaire, il s'ensuit que tout ce qui est bas, injuste malhonête & qui blesse l'honneur en doit être banni.

Dans l'état civil, il y a un ordre & une police qui s'étend à procurer le bonheur & la tranquillité à chaque citoyen en particulier, & à tous les corps de la société en général. Il y a des reglemens pour les pauvres, pour les hopitaux, pour les écoles, pour les orphelins, pour les domestiques, pour les habillemens, pour les églises, pour les taxes des vivres, pour les postes, pour les chemins, pour les fêtes, pour les divertissemens. &c. Enfin tout sujet de notre Prince se voit quasi contraint d'être heureux & de profiter de tous les vrais agrémens de la vie: il n'est gêné en rien qu'à ne pouvoir extravaguer.

Vous voyez chez nous les trois reli-

gions chrétiennes dans un état paisible & tranquille: point de disputes qui aigrissent les humeurs des faux orthodoxes: point de controverses qui embrouillent la cervelle du petit peuple layque, & qui fomentent la haine & la discorde entre les disciples d'un Docteur, qui n'a prêché que la paix & l'amour. Chacun prie Dieu à sa manière & comme l'usage l'a introduite dans sons église. Au resté, le meme Dieu, la même foi & la même loi paroît les réunir sous un même Prince, qui veut que tous ses sujets se gouvernent en Chrétiens. S'il y a encore d'autres Sectes, on les souffre aussi longtems qu'elles ne causent point de troubles dans l'état. Le Prince fait qu'il ne lui convient pas de regner sur les consciences: que Dieu seul connoit ce qui se passe dans le cœur de l'homme, & que les Rois de la terre ne jugent que les actions extérieures.

Il n'y a qu'une chose, où le Prince n'a pu encore venir à bout de ses grands desseins qui l'occupent sans cesse pour le salut de son peuple. Il n'a pu remédier encore aux maux cruels des procès. Il y a long tems que la Chicane n'a plus le même cours chez nous comme dans d'autres pays; mais il en couste beaucoup, pour déraciner un mal, qui s'est introduit à

la faveur d'un amas des loix inombrables, dont l'autorité s'est établie par la suite de tant de siècles, & qui sert à l'entretien de tant d'honnêtes gens, qui vivent de la science du barreau & des dépouilles de la justice.

Notre Prince ne se donne pas moins de soins pour établir le commerce : il fait que la puissance ne consiste pas seulement à regner sur des vastes provinces; mais sur un peuple riche, heureux, policé, dont il fait l'honneur & les délices. Le moien le plus seur d'élever un état par dessus les autres, est le commerce; Il fait valoir l'industrie & l'agriculture : il contribue à la circulation des espèces, & il met tout le monde en état de gagner quelque chose & de vivre. Notre pays a des grands avantages pour l'établissement du commerce. Nous avons de la laine en quantité & plus de grains que nous ne saurions consumer; nous avons des manufactures & des fabriques; & des belles rivières pour transporter les marchandises : Nous avons mêmes des ports de mer & des voisins, qui ont besoin de ce que notre pays fournit en abondance. Il n'y a qu'une chose qui manque encore pour donner un cours heureux au négoce : c'est une certaine liberté qu'il faudroit accorder aux négocians, à l'exemple de celle que nous observons dans ces Républiques, que le commerce seul a fait riche & puissant : liberté, qui se fonde sur une sûreté constante, dont le Souverain lui même doit être le garant, & à la quelle il ne faudroit jamais toucher, malgré le besoin qu'une mauvaise politique, ou le faux intérêt du Prince pourroit prétexter.

Notre Prince est tres bien fait; il a un air
grand

grand & majestueux, qui est en même tems vif & Spirituel : il peut se faire entendre par un seul regard : la douceur rit dans ses yeux ; mais si quelque étincelle de feu y accède, ils font trembler. Il a une capacité infinie, un esprit des plus vastes, un génie pour toutes les sciences, une pénétration qui va au fond des affaires, une vivacité qui demande continuellement de l'occupation & qui ne paroît jamais se lasser de rien : enfin, le cœur grand, genereux, magnanime & roial, porté à la gloire & aux belles actions pour la mériter. Ami de la vertu, & juge competent du mérite, il se plaît à récompenser le bon service. Il est vrai qu'il demande un service exact & qu'il est un peu difficile à satisfaire, parcequ'il connoit trop ce qu'il faut pour bien faire : il ne sauroit mesurer les talens des autres aux siens, qu'il ne les trouve inferieurs ; & il y a peu d'ouvrages qu'on fait pour lui qu'il ne sauroit faire mieux. Ce n'est pas un avantage, si Vous voulez, pour ceux qui ont l'honneur d'être dans son service ; mais si l'on a de cette manière le chagrin de déplaire quelque fois au Prince, le plus éclairé, on n'en n'est pas plus malheureux : on devient seulement un peu plus modeste ; & on n'est pas moins dans ses bonnes graces ; quand on a le bonheur de lui faire connoître qu'on le sert de bon cœur & avec intégrité. Je crois si l'on connoissoit les vues de notre Souverain & son bon cœur dans les choses mêmes où il paroît sévère, tout le monde voudroit vivre sous ses loix ; & il ne lui coûteroit peut-être rien pour faire des conquêtes, qu'un peu de bonté. J'ai l'honneur d'être.

Monseigneur

Votre très humble & très
obéissant serviteur.



S

108785

FB 108785

Ha 25599



J. M.
Letter
d' un
M...

Inches
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

